

H A U T E

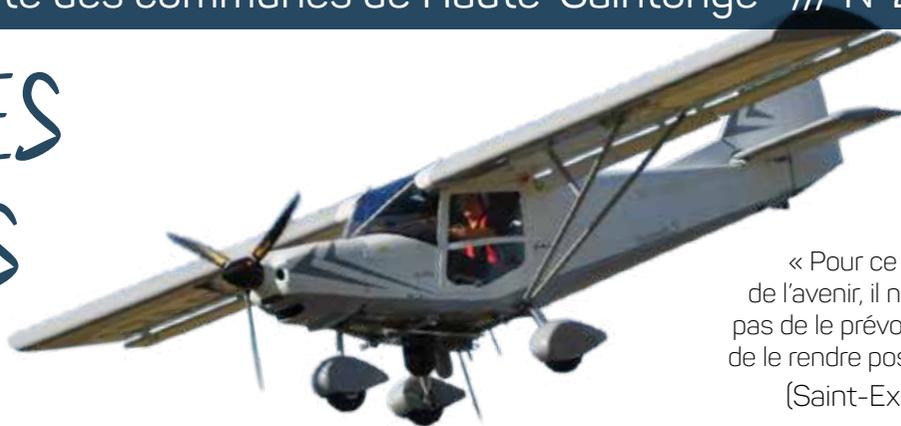


S A I N T O N G E

129 COMMUNES

Le MAG de la Communauté des communes de Haute-Saintonge // N°2

AUX COMMANDES DES VÉHICULES DU FUTUR



« Pour ce qui est
de l'avenir, il ne s'agit
pas de le prévoir, mais
de le rendre possible. »
(Saint-Exupéry)

EN PISTE

Au cœur de la « vallée du Petit Prince »,
l'Aéropôle de Jonzac-Neulles amorce son décollage
tandis que la BT01, prototype 100% électrique
développé par la société Beltoise E-Technology,
roulera bientôt sur le circuit de La Genétouze.



DESSINE-MOI UN HORIZON...

Il y aura un après-Covid !



Claude Belot et Julien Beltoise sur le circuit de Haute-Saintonge.

Il est temps de nous débarrasser de ce virus et de construire l'avenir. Cette pandémie ruine notre économie, détruit nos emplois, et nous gâche la vie. Si notre territoire a jusqu'ici été plutôt épargné sur le plan sanitaire, cette crise sans précédent provoque une légitime inquiétude et beaucoup d'angoisse. L'incapacité de programmer quoi que ce soit fragilise chacun d'entre nous.

Dans cette épreuve, nous devons néanmoins cultiver une forme d'optimisme. La vaccination constitue une vraie lueur d'espoir. En moins d'un an, le génie humain a réussi à mettre au point plusieurs vaccins efficaces. C'est une première dans l'histoire de la science et de la biologie. Retrouver le plus rapidement possible notre dynamique d'antan passe par une campagne de vaccination massive. L'objectif que la moitié au moins de la population soit vaccinée d'ici l'été me paraît indispensable. La communauté des communes a décidé de s'engager en mettant à disposition son centre des congrès pour accélérer la campagne de vaccination. Deux autres centres de vaccination sont opérationnels à Pons et Montlieu-la-Garde. A ce jour, nous vaccinons environ 200 personnes par jour en Haute-Saintonge. Nous avons la capacité de passer à 400 alors que l'agence régionale de Santé vient de notifier que nous ne disposerons que de 33 doses par jour pour les prochaines semaines. **Cette mobilisation exceptionnelle des professionnels de santé et des élus ne portera ses fruits que si l'État est en mesure de nous fournir les vaccins nécessaires !**

J'invite tous nos concitoyens – et particulièrement nos aînés de plus de 75 ans – à se faire vacciner et ne pas se laisser envahir par des peurs irraisonnées. Dépêchons-nous d'ouvrir l'après-Covid qui sera une période heureuse. Les solutions sont entre nos mains. Je note des signes d'espoir. Les touristes et les curistes n'ont pas oublié la destination Haute-Saintonge. A titre d'exemple, les Thermes de Jonzac ont enregistré plus de 10 000 réservations

CLAUDE BELOT

Président de la communauté des communes de Haute-Saintonge, Président honoraire du conseil départemental, Sénateur honoraire de la Charente-Maritime.

au 1er janvier 2021 (soit autant qu'en 2019 à la même période). Tout le monde attend avec impatience la réouverture des bars, des restaurants, des équipements culturels et de loisirs. C'est vrai pour les Antilles de Jonzac, les cinémas, le Casino ou les concerts à travers l'ensemble de la Haute-Saintonge. Cette crise nous aura obligés à être solidaires.

La fin de l'année 2020 a également été marquée par la fermeture programmée de l'entreprise Survitec (ex-Zodiac), à Chevanceaux. J'exprime ma profonde solidarité à tous les salariés qui traversent cette épreuve douloureuse. Comme acteur du développement économique, la communauté jouera son rôle comme nous l'avons fait hier pour assurer la pérennité de l'entreprise Metalit (Mirambeau) ou la régénération du site de l'ex-Wesper (Pons). L'expérience montre qu'il existe des solutions d'avenir. Nous nous battons pour y parvenir. Nous ferons preuve d'imagination pour initier des activités nouvelles comme nous le faisons aujourd'hui en créant une pépinière aéronautique.

Je suis optimiste sur les capacités de rebond de notre territoire qui dispose de nombreux atouts pour réussir. Nous surmonterons collectivement ces épreuves. Le courage et l'esprit de conquête ont fait de la Haute-Saintonge une terre d'avant-garde.

Je souhaite à chacun d'entre vous une très belle année 2021, en gageant que le deuxième semestre soit plus heureux que le premier.

PS : Le 27 janvier, jour où j'ai écrit ces lignes, l'Etat vient de nous annoncer qu'il ne pourrait pas nous fournir les vaccins pour les nouveaux candidats à la vaccination jusqu'à une date indéterminée. Cette incohérence de l'action de l'Etat et du Ministère de la Santé particulièrement ne peut pas durer.

HIER

7 > comme une tradition
VITICULTURE | Portrait de Christian Thomas,
propriétaire du château de Beaulon

10 > comme un récit commun
LIVRE | Didier Daeninckx remonte
le fil des années 60 en pays pontois

AUJOURD'HUI

15 > comme un défi
AÉRIEN | Décollage immédiat pour
l'Aéropôle Antoine Saint-Exupéry

18 > comme une visite
RURALITÉ | Deux ministres à l'écoute
des projets haut-saintongeais

20 > comme un chantier
DÉCHETS | Visite du nouveau
centre de transfert de Guitinières

21 > comme une mission
RECYCLAGE | Je trie donc je suis

22 > comme une présence
DANSE | Christine, une passion intacte
sur la piste et derrière l'écran

29 > comme une invitation
THÉÂTRE | La compagnie « Pyramid »
en résidence au Centre des congrès

32 > comme un espoir
SANTÉ | Un vaccin pour sortir
de la crise sanitaire



Cours de danse classique à distance pendant le confinement

DEMAIN

34 > comme un véhicule du futur
BELTOISE | Au nom du père, du fils et de
l'avenir (durable) du sport automobile

40 > comme une ressource
ÉNERGIE | 5 bonnes raisons de faire
des travaux d'isolation dans son logement

43 > comme une urgence
E-COMMERCE | La technologie
au service de la proximité

Magazine de la communauté des communes de Haute-Saintonge
7, Rue Taillefer - 17500 Jonzac - 05 46 48 12 11
contact@haute-saintonge.org. Directeur de la publication : Claude Belot
Rédaction : Maxence Schoene. Création graphique : Pauline Charrier,
Audrey Lecour, Amélie Gutierrez. Illustrations : Véronique Sabadel
(p. 7, 15, 16, 36, 37, 41). Impression : Maury Imprimeur - Tirage : 40 000 ex.
Distribution La Poste du 15 au 19 février 2021. Dépôt légal à parution.
N° ISSN en cours. Tous droits de reproduction réservés.



LEÇON DE VIGNE

Christian Thomas,
propriétaire du
château de Beaulon

Christian Thomas, 87 ans, rêvait d'être cuisinier sur le France ou le Normandie. A 17 ans, il s'engage dans la Marine. Il fera le tour du monde à bord du *Jeanne d'Arc*, devient sous-marinier, avant de faire escale en Algérie pour le groupe Thomson. En 1965, il dépose définitivement ses valises à Saint-Dizant-du-Gua, à deux pas de l'Estuaire, pour redresser le château de Beaulon qui menace ruine. Rencontre avec un chef d'entreprise, bouilleur de cru passionné qui œuvre depuis plus d'un demi-siècle à faire prospérer la singularité et la notoriété du château de Beaulon.

Vous démarrez votre 55^e campagne de distillation. Qu'est-ce que cela représente pour vous ?

C'est une période fatigante, exaltante et passionnante. Le bouilleur de cru est derrière son alambic. J'ai toujours été passionné par la distillation. Cette période mobilise les personnels 24h sur 24. Chez les bouilleurs de profession, on constitue trois voire quatre équipes. Donc j'essaie de soulager un peu mon personnel. Quand le résultat est positif, que les eaux-de-vie sont belles, c'est une grande satisfaction.

Vous n'étiez pas spécialement prédestiné pour tenir les rênes du château de Beaulon. Comment cette aventure a-t-elle démarré ?

J'ai perdu mon papa en 1942. J'ai été élevé à Bordeaux chez un cap-hornier autrement dit un capitaine au long cours qui traversait l'Atlantique. En passant le Cap Horn, ces marins devenaient des cap-horniers. Mon oncle était dans la marine marchande. Il m'a donné le goût de l'aventure en me racontant des histoires incroyables. A 17 ans, je me suis engagé dans la Marine.

Quels ont été vos ports d'attache ?

J'ai été à l'école à Toulon, puis à Brest. J'ai fait le tour du monde avec le croisière-école Jeanne d'Arc. J'ai fini dans les sous-marins. En tout, j'ai passé sept ans dans la Marine avant de devenir fondé de pouvoir dans une entreprise industrielle en Algérie.

Fondé de pouvoir, ça fait penser au personnage d'un roman de Balzac...

Je suis né en 1933 ! On parlerait aujourd'hui d'un directeur général. Le fondé de pouvoir, c'était la personne qui pouvait signer à la place du président. Si j'ai parcouru un peu le monde, je demeure depuis toujours un pur produit saintongeais. Je suis né dans une famille de viticulteurs. Tout petit, je courrais dans les vignes, les pressoirs... A 14 ans, j'allais "tirer les cavallons". C'est quelque chose qui n'existe plus aujourd'hui. Autrefois, on bêchait la vigne au lieu de déverser du glyphosate.

Vous avez toujours été un écolo dans l'âme ?

A l'époque, on cultivait la terre sans l'abimer. On labourait avec les chevaux. On traitait les parcelles avec une machine à dos. Quand je suis arrivé à Beaulon, en 1965, nous avions deux chevaux. On labourait la vigne avec un petit moteur thermique. On n'utilisait pas d'insecticide. On ne connaissait même pas ce mot.

Dans quel état se trouvait le château en 1965 ?

Beaulon se trouvait en très mauvais état et financièrement ce n'était pas brillant. Je suis arrivé avec mes petites économies. Il a fallu reconstruire, se retrousser les manches. J'ai fait des stages de dégustation et de distillation à Cognac. J'ai donc appris sur le terrain à gérer un domaine viticole et à le développer pour en faire ce qu'il est aujourd'hui. Bien sûr, il y a encore des choses à faire, mais je ne suis plus tout jeune.

« J'ai été bercé par
les cépages anciens. »

Vous avez toujours privilégié un positionnement haut de gamme...

Le domaine de Beaulon bénéficie d'un terroir exceptionnel avec des coteaux calcaires bien exposés face à la Gironde (hydratation naturelle). Avec un tel terroir, il serait dommage de ne pas élaborer des produits d'exception. Mes prédécesseurs avaient déjà orienté le domaine sur des produits haut de gamme. Beaulon a toujours été un peu réputé. Le domaine s'étend aujourd'hui sur environ 150 hectares. Nous l'avons peu à peu développé sans verser dans la folie des grandeurs. J'ai été bercé par les cépages anciens (Colombard, Folle Blanche...). Ma famille n'a jamais été fan de l'Ugni Blanc (qui représente aujourd'hui plus de 98% du vignoble Cognac). En développant le vignoble, nous avons privilégié des cépages d'avant le phylloxéra. Cela donne au château de Beaulon des cognacs et des pineaux au goût particulier. D'où notre image un peu différente.

Comment définiriez-vous cette différence ?

Il y a beaucoup de bons produits dans notre belle région. Beaulon se caractérise par son terroir unique avec des cépages différents.

Pour schématiser, nos pineaux blancs ont un petit goût sauternais avec des notes d'agrumes, d'écorce d'orange et de miel. Sur les rouges, nous avons privilégié le cabernet sauvignon quand nos collègues travaillent plutôt le merlot.

Quel est le prix d'une bouteille de pineau "Château de Beaulon" ?

La bouteille est vendue en-dessous de son prix comptable. Le pineau, c'est quand même fait avec du cognac...

Comment expliquez-vous le positionnement commercial du pineau ?

C'est terrible. Ça lui a donné une très mauvaise image. Le produit a été très mal positionné. En 1965, nous étions très peu de producteurs de pineau pour une production globale d'environ 15 000 hl. Le pineau avait une très belle image. En 1974, la crise du cognac a rebattu les cartes. Les ventes de cognac se sont effondrées. Les coopératives avaient des stocks importants. Économiquement, les petits producteurs de pineau semblaient bien vivre, ce qui a donné l'idée aux coopératives d'élaborer des volumes plus importants. Avec le soutien des pouvoirs publics, la profession est rentrée dans une logique de volume en positionnant le pineau dans les supermarchés comme un apéritif. L'objectif était de concurrencer le Martini en termes d'image et de prix. On est passé de 15 000 à 150 000 hl, mais on ne propulse pas des ventes comme ça d'un seul coup. Aujourd'hui, le pineau n'est malheureusement pas très bien perçu en termes d'image. Quand on attaque un marché par le bas, on a très peu de chance de le voir monter. Mes petites études commerciales m'ont fait comprendre qu'il vaut mieux attaquer le marché par le haut.

Question qualité, vous en dites quoi ?

Vu le prix, c'est très difficile d'élaborer de grands pineaux. Normalement, il faut le faire vieillir ce qui nécessite d'importantes immobilisations de capitaux. Il faut des barriques, des chais, tout cela coûte cher.

« Les fontaines bleues remontent
à la nuit des temps.
C'est un endroit magique auquel
on ne peut que tomber amoureux. »

Comment est né le jardin autour du château ?

Les fontaines bleues remontent à la nuit des temps. On prétend qu'elles datent du premier millénaire. Ce jardin a toujours existé avec ses légendes qui ont toujours intrigué. Mon prédécesseur l'avait ouvert au public. Il faisait déjà de l'œnotourisme dans les années cinquante. C'est un endroit magique auquel on ne peut que tomber amoureux.

Sa beauté tient à sa simplicité...

Ce lieu est naturellement beau. On s'applique à préserver ce qui existe, ne pas dénaturer le site, et surtout ne pas faire dans le "bling-bling".

D'où viennent ces fameux reflets bleus ?

Dans les années soixante, des chercheurs du CNRS ont analysé les eaux en amont et en aval. Ils ont découvert une algue d'origine volcanique. L'eau viendrait d'une rivière sous-terrainne qui prend sa source dans le Massif central.

Ce lieu vous inspire ?

Je le fréquente le plus souvent possible. Malheureusement, j'ai très peu de temps, mais à chaque fois, c'est un bonheur immense. Je suis toujours impressionné et fasciné par le site. J'y découvre toujours des choses nouvelles. Chaque fois je suis émerveillé. C'est un endroit absolument magique.

Les touristes sont-ils au rendez-vous ?

C'est une affaire qui tourne mais qui réclame beaucoup d'effort et de présence. Le village de Saint-Dizant-du-Gua est un peu isolé. Il faut faire venir les gens. Le label "jardin remarquable" devrait séduire des visiteurs d'un peu plus loin, mais le château attire principalement des touristes de la région et de plus en plus de curistes de Jonzac. La période de forte affluence se situe en juillet-août, mais pour moi, c'est toujours très beau, même en hiver.

Combien de salariés travaillent pour le château ?

Nous comptons une équipe de 21 salariés permanents avec le vignoble, les chais, le bureau et les jardins ce qui fait de Beaulon une petite PME avec des difficultés parfois pour recruter du fait de notre relatif isolement.

Vous avez 87 ans, envisagez-vous un jour de passer la main ?

Si vous êtes à la tête d'une entreprise sans projets, mieux vaut partir. J'ai encore des projets et la passion... Quand je suis arrivé en 1965, tout était en ruine. Il a fallu redresser le château, planter des vignes, construire des chais, une distillerie... La tempête de 1999 a détruit le parc. Il a fallu remonter la pente. Je suis attaché à ce domaine et cette maison.

« Mon objectif, ma seule obsession, c'est de produire des produits de qualité. Je ne cherche pas le volume. »

Un mot sur la commercialisation...

La vente directe représente environ 20% de notre chiffre d'affaires. Nous distribuons 50% à l'export et 30% sur le marché national dans les épiceries fines et un peu en grande distribution (avec une deuxième marque baptisée "Moulin de la Grange").

Quelle est votre approche par rapport aux produits phytosanitaires ?

Je suis écologiste depuis toujours. J'adore la nature. Je suis l'ami des abeilles et des coccinelles. Ma première station pour traiter les effluents de ma distillerie a plus de dix ans. Je n'ai jamais mis un gramme d'azote dans mes vignes. Depuis 1965 et bien avant, nous utilisons uniquement de l'engrais organique. On place dans les vignes des petites capsules de phéromones. Personne ne fait ça en Charente-Maritime. Je suis 100% écolo. Les insecticides, j'ai horreur de ça. Mon objectif, ma seule obsession, c'est de produire

des produits de qualité. Je ne cherche pas le volume. Aujourd'hui, on n'entend parler que de volume, mais on ne parle pas de la qualité des terres. On plante n'importe où. Quand je me promène, je vois qu'on plante de la vigne dans des champs qui produisaient autrefois du blé ou du tournesol. A l'époque, on n'avait pas besoin de faire d'analyses. Instinctivement, les gens savaient si c'était bon ou pas pour la vigne. J'ai été formé comme ça tout petit. Ce qui se passe en ce moment est inquiétant.

Comment identifiez-vous du premier coup d'œil une "terre à vigne" ?

Ça se voit déjà à la couleur de la terre. La vigne a besoin d'une terre blanche, calcaire avec un peu d'argile et non d'une terre noire profonde soumise aux gelées.

Vous considérez-vous comme un châtelain ?

Je n'aime pas trop ce terme ni le mot chef. Je me décris comme un responsable d'entreprise.

Quand vous regardez dans le rétroviseur, que ressentez-vous ?

Beaucoup de chemin parcouru, un peu de fierté. L'éducation que j'ai reçue au sortir de la guerre a beaucoup compté pour la suite. On me disait : « Soit une locomotive, pas un wagon ! » Tout petit, j'allais au patronage chez les jésuites. J'étais membre des chœurs vaillants. Notre devise, c'était : « A cœur vaillant, rien d'impossible. » Je me souviens également d'une prière qui se terminait ainsi : « Apprends à faire de ta vie quelque chose de beau. » Ces leçons de vie m'ont guidé tout au long de l'existence. Il n'est pas facile de s'attaquer aux montagnes. Sur les marchés du cognac par exemple, quand vous avez devant vous des mastodontes comme Hennessy, il ne faut pas dire « je vais passer devant », mais on peut marcher à côté en restant humble et déterminé.

Diriez-vous que l'accès au marché pour les petits producteurs est plus difficile qu'hier ?

Je cultive un "marché de chapelle". Pour se placer, il faut être bon. Au niveau packaging, on ne peut pas rivaliser avec les grands, mais le produit peut faire la différence. Il faut convaincre les connaisseurs.

À L'ÉCOLE DES MATELOTS

Christian Thomas s'est engagé très jeune dans la Marine. Une aventure qui a façonné le reste de sa vie à quelques pieds de vigne de l'estuaire.

« Après la guerre, tout était à refaire. On cherchait des menuisiers, des maçons... Il fallait former les gens. J'ai été formé par la République. Des études techniques. Aussi bizarre que cela puisse paraître, je voulais être cuisinier.

A l'époque, nous n'avions pas beaucoup d'argent. Se payer des études, c'était compliqué. Mon ambition, c'était de voyager. Adolescent, j'étais un peu turbulent. Je voulais mon indépendance sans rien demander à ma famille. Je me voyais cuisinier sur le France ou le Nomandie. J'avais pris mes renseignements à Rochefort. A l'époque, c'était une ville épouvantable, un mouoir. J'ai été reçu par de vieux gabiers. J'avais 17 ans. Quand je me suis présenté au centre d'incorporation à Hourtin, en Gironde, j'ai commencé à déchanter. Je m'occupais d'éplucher les pommes de terre. Puis on m'a envoyé une année à l'école des radaristes. A l'époque, je n'y connaissais rien en électricité et encore moins en électronique. J'ai bossé très dur, puis on m'a proposé une affectation. Mon premier bateau, c'était L'Aventure, à Terre-Neuve. Le navire assurait l'assistance pour les pêcheurs. Une année durant, j'ai vu le Groenland, le Canada... Je m'étais engagé dans la Marine pour voyager. J'ai travaillé comme un fou. Je suis sorti premier de ma formation. J'ai choisi l'aventure. Une chance extraordinaire. Quand L'Aventure est revenue à Brest, je suis reparti me former à Port-Cros pour six mois. Affecté aux radars, je suis resté deux ans sur le croiseur-école Jeanne d'Arc pour une mission diplomatique et de prestige à travers le monde. Ensuite, mon commandant m'a embarqué avec lui dans les sous-marins, à Cherbourg. On plongeait dans le Golfe de Gascogne pour effectuer tous les essais avant la mise en service des bateaux.

RETOUR SUR TERRE. J'ai été formé pour servir mon pays. Ici, je suis au service de Beaulon, de ce domaine et d'un territoire d'exception. Je ne suis pas là pour prendre, mais pour donner. Claude Belot, lui aussi, est un serviteur du pays de Haute-Saintonge. J'étais programmé pour faire carrière dans la Marine. En 1954, la bataille de Diên Biên Phu a constitué un moment clé de la guerre d'Indochine. La France perdait ses colonies et traversait une période de dépression. Notre devise de soldat, c'était "honneur, patrie, grandeur et discipline", mais nous étions déprimés. Nous étions des techniciens et l'industrie française avait besoin de main-d'œuvre formée. J'ai été sollicité par le groupe Thomson pour relever un nouveau challenge en Algérie. J'ai donc basculé dans le monde des affaires.



« J'ai parcouru le monde, mais je demeure depuis toujours un pur produit saintongeais. »

Le château de Beaulon se situe à 25 km de Jonzac, tout près de l'estuaire de la Gironde. Il se visite tous les jours de 10h à 18h de mai à septembre, du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h entre octobre et avril (fermé le week-end sauf rendez-vous). Entrée 5€ (gratuit moins de 15 ans) pour une à deux heures de promenade. Il est également possible de déguster les produits maison et de visiter la distillerie, située un peu plus loin.

25, rue Saint-Vincent
Saint-Dizant-du-Gua
05 45 46 96 13

www.chateau-de-beaulon.fr
info@beaulon.fr



UNE HEURE DANS LE CŒUR ET LES SECONDES DE LA DISTILLERIE BEAULON

Christian Thomas est toujours fier de présenter les coulisses et le fonctionnement de sa distillerie. Construite en 1965, son architecture vitrée (qui permet de voir les alambics de l'extérieur) détonne dans le paysage viticole charentais. « A l'époque, c'était très mal vu dans la région. Quand j'allais à Cognac, dans les années soixante, j'étais le "monsieur qui montre ses alambics". Ça ne se faisait pas. »

A gauche, il y a le vieux chai. Des barriques à perte de vue, posées à même le sol. Christian Thomas : « On ne fait plus de chais comme ça, c'est fini. Certaines barriques ont plus de cent ans. Elles sont imprégnées de goût de vieux cognac. Tous les ans, j'en fais restaurer une dizaine. Au sol, on observe les traces blanches du fameux Torula, le champignon du cognac. Dans les nouveaux chais, on ne voit plus ça. »

Avant de pénétrer dans la salle des alambics (qui ressemble à l'intérieur d'un sous-marin ou du vaisseau spatial dans la saga Star-Trek), Christian Thomas entrouvre une petite pièce. C'est là qu'il dort (d'une oreille) de décembre à mars en pleine campagne de distillation. « C'est l'alambic qui me commande, je suis à son service. »

CŒUR DE COGNAC. Au centre de la distillerie, il note les heures sur son livre de bord. « C'est ma formation de marin. Je fais les quarts », explique-t-il avec malice. Le premier alambic s'est arrêté ce matin à 3h58. Il s'en va programmer le préchauffage du vin (brouillis) qui sera distillé la nuit prochaine. Tout doit être précis. Le système a été mis au point dans les années soixante par un ingénieur des Arts et Métiers.

L'un des écrans affiche 60°. On approche de « la fin du cœur de cognac. On appelle ça les secondes, c'est bon, mais ce n'est pas le meilleur », précise le bouilleur de cru. Le distilla sera redistillé pour obtenir une eau-de-vie incolore.

L'alambic est réglé pour "couper" à un degré d'alcool bien précis. Une alarme retentit. « Je passe des cœurs aux secondes. » Il note le début des cœurs (7h15). Le basculement était prévu pour 12h42. Il est 12h50. Sur le tableau de bord, il enclenche le préchauffage. Dans 200 minutes, une vanne va s'ouvrir automatiquement pour préchauffer du vin la nuit prochaine et ainsi économiser de l'énergie.

« Me punir, ce serait m'empêcher de régler mes alambics », souligne le bouilleur de cru. A l'entendre et le voir, on devine toute la passion et le travail, le savoir-faire et l'expérience qu'il a fallu accumuler pour déployer cette culture ancestrale au rang d'un véritable art de vivre à la charentaise.



Certaines barriques ont plus de cent ans.

GOÛT DES SECONDES. Parmi les trucs et astuces pour obtenir une eau-de-vie de parfaite qualité, Christian Thomas a remplacé ses filtres. « Les anciens filtraient le goût des secondes avec de la flanelle, mais ce goût persistait dans les chauffeuses suivantes. Autrefois, j'avais ici un voisin qui filtrait le lait de ses vaches. J'ai donc ouvert un nouveau marché pour ses filtres... » Comme on dit au royaume des bouilleurs de cru, les eaux-de-vie ont le nez fin.

Ce matin, Christian Thomas s'est levé à 3h51. Cinq minutes plus tard, il était devant ses alambics. La campagne de distillation promet d'être fatigante.

Dans la salle, on entend un clic. Un autre alambic vient de passer du cœur aux secondes. Christian Thomas se dirige vers son livre de bord et fanfaronne un peu : « Ça, c'est du sous-marinier. Si vous vous trompez, vous coulez ! A 7h ce matin, j'avais noté qu'il devait couper à 12h58. Il est 12h58. Je suis fier de moi. »

Avant de quitter la salle de distillation, il se replonge dans son livre de bord pour trouver la « bonne configuration ». Il improvise aussi. « Il y a l'instinct... » Christian Thomas a calculé qu'il devait être de retour pour 18 heures précisément.

PARFUM D'ÉTERNITÉ. Forcément, on lui demande si la vie de famille est possible avec toutes ces contraintes. « C'est compliqué, reconnaît-il. On ne peut pas avoir trente-six passions. Ma famille, c'est Beaulon. Servir Beaulon sera toujours mon ambition. »

En face, il y a une ancienne grange transformée en chai, en 1970. En hauteur, on distingue les grosses cuves qui contiennent du pineau. Les barriques de chêne à grain fin viennent de Bourgogne. « La couleur ambrée du Cognac, elle se forme dans ces barriques », souligne Christian Thomas.

Souriant, visiblement heureux d'avoir partagé, une heure durant, sa passion de la distillation, Christian Thomas observe le paysage de vignes à perte d'horizon. « Ces pieds de vigne, ils ont plus de cent ans, de vieux colombarde qui donnent des eaux-de-vie superbes. Je n'aurais jamais le courage de les arracher. » Il ajoute, le regard toujours aussi espiègle : « Dans 13 ans, je serai centenaire. Ça va passer vite. Je vais faire comme Molière. Un matin, on me trouvera mort au pied de mon alambic. »

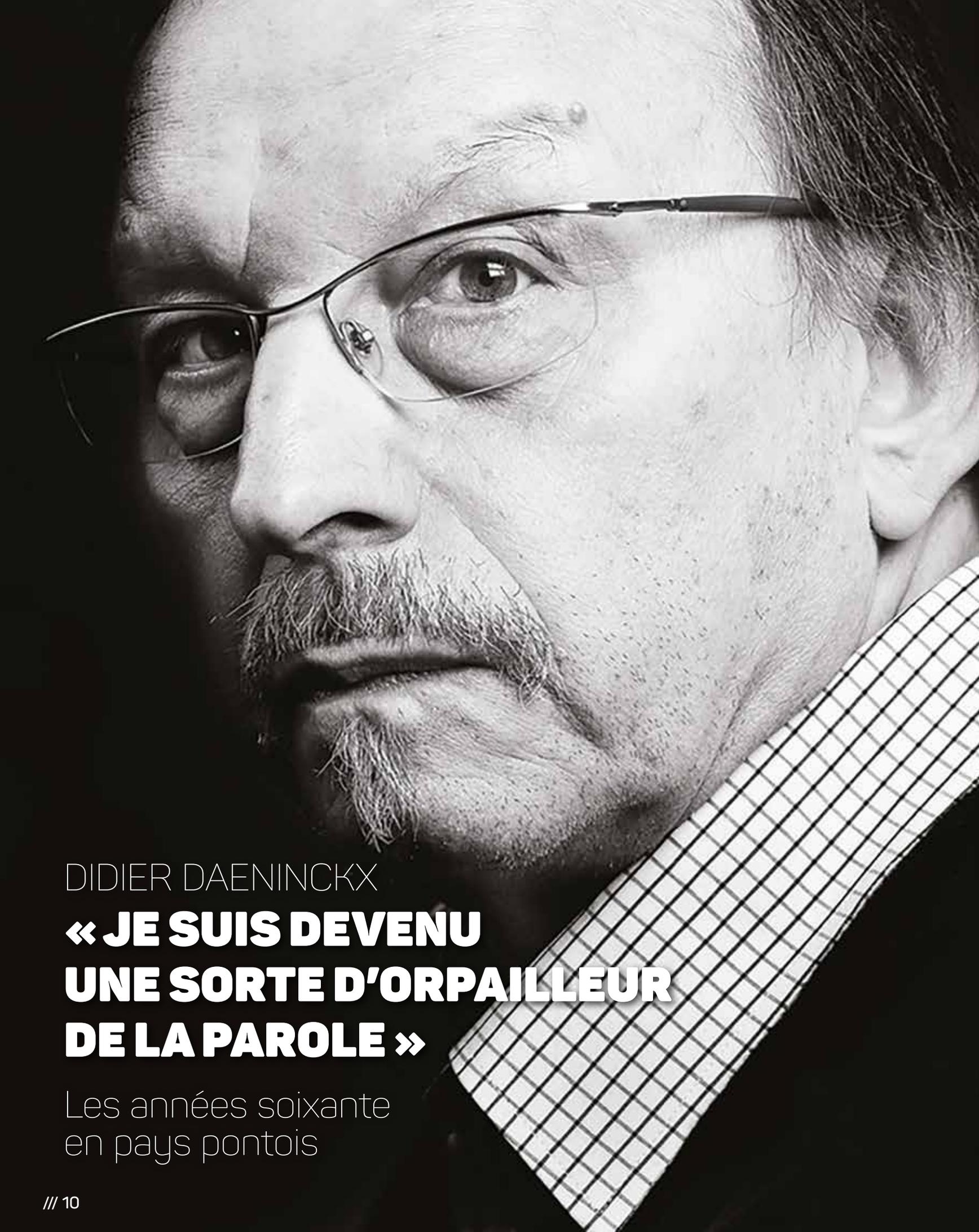


Christian Thomas : « Beaulon est perçu aujourd’hui comme une perle dans la région de Cognac. Quand j’ai débarqué en 1965, je n’étais pas bien vu. Je venais de l’extérieur. J’étais le monsieur qui montre ses alambics. »

Comprendre le principe de la “double chauffe”

Les procédés de distillation n’ont pas changé depuis la naissance du cognac... au XVII^e siècle ! Après la **“chauffe”** du vin dans l’alambic, les bouilleurs de cru de Cognac en extraient la quintessence en isolant le **“cœur”**, les **“têtes”** et les **“secondes”** de l’eau-de-vie. Spécificité de l’opération : la distillation s’effectue en deux temps par deux **“chauffes”** successives. Lors de la première, pendant huit à dix heures, le vin blanc de l’année est distillé pour donner un **“brouillis”** titrant de 28 à 32% d’alcool. Ce **“brouillis”** est réintroduit dans l’alambic pour une seconde distillation, la **“bonne chauffe”**, durant 5 à 6 heures. De celle-ci n’est extraite que la quintessence, une eau-de-vie limpide titrant de 58 à 76% d’alcool, appelée le **“cœur”**. Le reste – les premiers litres qui sortent, dénommés les **“têtes”**, puis les derniers, les distillats titrant de 2 à 58% d’alcool (**“secondes”**) – sera à nouveau distillé. L’opération délicate qui sépare les **“têtes”**, le **“cœur”** et les **“secondes”** s’appelle la **“coupe”**. La teneur en alcool des distillats au sortir de l’alambic, complétée par l’expérience et le nez du bouilleur de cru lui permettent de décider de l’instant très précis où il “coupe”. Tout un art.



A black and white close-up portrait of Didier Daeninckx. He is wearing glasses and has a mustache. He is looking slightly to the left of the camera. He is wearing a checkered shirt. The background is dark.

DIDIER DAENINCKX

**« JE SUIS DEVENU
UNE SORTE D'ORPAILLEUR
DE LA PAROLE »**

Les années soixante
en pays pontois

De A comme Algérie à Z comme Zorro, l'écrivain Didier Daeninckx et les "Porteurs de Mémoire" défrichent une terre et une époque à la fois proche et lointaine : les sixties en pays pontois. Des nombreux témoignages recueillis par l'association "Les Passeurs de Temps", on replonge dans la musique des années yéyé, des Beatles et des Copains d'abord. L'ouvrage, construit sous la forme d'un abécédaire, fourmille de souvenirs, de lieux, d'objets et d'anecdotes heureuses et malheureuses qui permettent de relier le passé au présent et de sentir combien les choses ont changé.

Au début des années soixante en pays pontois, on faisait encore sa lessive au baquet. Tout le monde n'avait pas encore la télé, le téléphone et le frigo. Au lycée, une ligne blanche infranchissable séparait la cour des filles de celle des garçons. Les petits commerces (épiceries, bars, drogueries...) étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Des métiers ont disparu comme les gardiens de passage à niveau...

C'était le temps des scopitones, des frairies, des bals et des virées en solex.

Ce petit livre se lit d'une traite. Les anciens se remémoreront le "bon temps" avec une pointe de nostalgie, les plus jeunes découvriront qu'il existait une vie (sociale) avant l'avènement du téléphone portable et d'un monde toujours plus interconnecté.

Quels sont vos liens avec la région pontoise ?

Dès mon plus jeune âge, vers 3 ou 4 ans, j'ai fréquenté le village de Fléac-sur-Seugne, à quelques kilomètres de Pons. C'est l'endroit où vivait ma famille maternelle. J'habitais en région parisienne avec mes parents. Mon grand-père, Rémy Chardavoine, avait été maire de Stains en région parisienne, puis il s'était retiré dans sa maison charentaise. J'y passais un mois et demi l'été et aux vacances de Pâques. Mon grand-père était retraité de la SNCF. Logiquement, sa maison se situait à 150 mètres de la voie de chemin de fer Bordeaux-Paris. Il faisait un peu de vin et de culture. Ainsi j'ai participé aux vendages, au ramassage des pommes de terre et aux travaux de la vigne.

Comment vous êtes-vous retrouvé impliqué dans ce projet ?

L'association "Passeurs de Mémoire" m'a demandé d'intervenir sur leur projet mémoriel autour des années soixante. Ils étaient un peu en panne de rédaction. Après avoir réalisé un important travail de collectage (une cinquantaine d'heures d'enregistrement de gens dans tout le pays Pontois), ils m'ont demandé d'écouter ces témoignages et de produire un texte qui porte ces voix. Ce n'est pas un travail que j'ai l'habitude de faire. J'écris de la fiction, mais j'ai été journaliste quelques années donc je connais un peu les techniques d'entretien. L'idée de l'abécédaire s'est imposée assez naturellement. Dans ce flot de paroles, j'ai essayé de sélectionner les moments les plus émouvants et les plus évocateurs. Beaucoup de choses faisaient image et sens. J'ai découvert de nombreuses pépites. Je suis devenu une sorte d'orpailleur de la parole.

A quoi ressemblait la vie pontoise dans les années soixante ?

Les témoignages fourmillent d'anecdotes et illustrent une manière complètement différente de penser le monde. Il y avait la difficulté de vivre sur fond de guerres coloniales. L'assujettissement des femmes apparaît fortement et puis une dimension qui a beaucoup disparu aujourd'hui : l'entraide. Les terres agricoles de la région ne sont pas d'une richesse extraordinaire. Les gens se donnaient un coup de main pour les vendanges, les pommes de terre... On travaillait en famille. On se retrouvait entre amis lors des fêtes votives. Ce temps paraît lointain aujourd'hui. Avec l'arrivée de la télé ou le remembrement, tout s'est progressivement structuré pour mettre de la distance entre les gens. Aujourd'hui, le travail associatif tente de retisser un peu ces liens qui se sont distendus avec le monde moderne.

Didier Daeninckx



Chaque lettre de l'alphabet renvoie à une sorte de lettre épistolaire non signée, est-ce un choix délibéré de préserver l'anonymat des témoins ?

Comme romancier, je travaille habituellement sur des personnages de fiction. Ici, des gens ont confié des choses très intimes dans un cercle de confiance. Cet anonymat, c'était l'une des conditions de ces confidences. Dans les enregistrements, les gens ont seulement indiqué leur prénom.

« Les lettres de l'alphabet sont toutes différentes comme des soldats égarés et forment cependant un tout. »

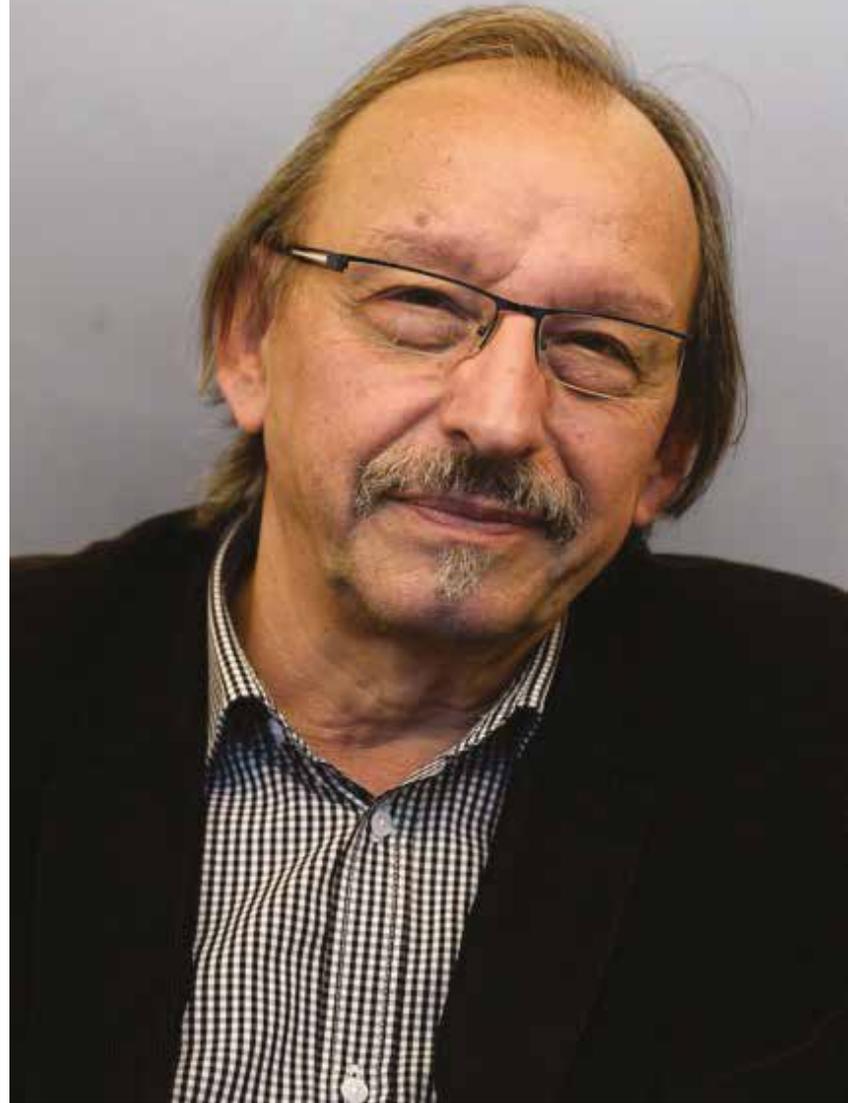
La diversité des témoignages n'altère pas, bien au contraire, le portait d'une époque marquée justement par sa dimension collective...

Les lettres de l'alphabet sont toutes différentes comme des soldats égarés et forment cependant un tout. J'ai imaginé ces lettres comme des personnages en train de parler autour d'une table. Cette façon d'organiser les différents témoignages permet de créer une certaine unité, de livrer un récit commun.

Diriez-vous que la vie dans les années soixante était plus douce et insouciance qu'aujourd'hui ?

Dans les paroles de ce livre, on devine les fractures, la pauvreté, le corsetage social d'une époque qui s'ouvre progressivement à la modernité. La violence de la guerre d'Algérie traverse toute l'époque, mais la force des liens familiaux demeure. Il n'y a pas encore eu le grand démembrement, la manière de retravailler le paysage de manière administrative. On a encore cette force dans le rendez-vous, cette attente de la frairie. On n'attend pas le Black Friday ! Cette force donne cet aspect extrêmement collectif avec en même temps l'autre phase de la médaille qui est la coercition, le pouvoir des patriarches, des veuves, des femmes en noir. J'ai été extrêmement surpris de la violence qui ressort de la manière dont sont traitées les jeunes femmes. Une grande partie d'entre elles sont matées, mises dans la case dont elles ne doivent pas sortir. Les aspirations de la jeunesse sont claquemurées.

« D'un seul coup, la musique a envahi le monde. Des dizaines d'orchestres se produisaient dans les frairies. Le rythme binaire du rock, c'est le rythme des années soixante. »



Didier Daeninckx, né en 1949 à Saint-Denis, est l'auteur d'une centaine de livres traduits dans une vingtaine de langues. Principalement connu pour ses romans à résonnance sociale et historique (*Meurtres pour mémoire*, *La mort n'oublie personne*), il a également travaillé avec des photographes comme Willy Ronis ou des dessinateurs comme Jacques Tardi, Mako ou Tignous. Récompensé par de nombreux prix (Prix Goncourt de la nouvelle, Grand prix de littérature policière), les allusions au pays charentais sont nombreuses dans ses textes, notamment Fléac-sur-Seugne d'où est originaire sa famille maternelle. Derniers ouvrages publiés : *"Le Roman noir de l'Histoire"* (Ed. Verdier, 2019), *"Municipales, banlieue naufragée"* (Collection Tracts Gallimard, 2020).

La mécanique et la musique sont centrales dans les témoignages...

J'ai demandé à mon oncle, Jean-Paul Chardavoine, de raconter l'histoire du karting à proximité de la vieille pompe à essence. Sa famille vivait de ce petit commerce. Nous avons passé des mois entiers dans cet atelier bordélique à réparer des mobylettes et des solex. La pompe à essence, on voit ça dans l'imaginaire des films américains des années soixante. C'était pareil ici. Et puis il y avait les frairies, des bals partout. La musique était omniprésente. Le transistor venait de faire son apparition ainsi que les premières émissions à la télé. D'un seul coup, la musique a envahi le monde. Des dizaines d'orchestres se produisaient dans les frairies. Le rythme binaire du rock, c'est le rythme des années soixante.

La piscine revient également comme un lieu central dans les souvenirs...

La piscine, c'est les corps découverts, l'érotisme, le lieu de drague. En plus, c'est l'endroit de la jeunesse sans chaperon comme au bal. J'ai aussi des souvenirs de rivière absolument incroyables, de pêche à la fourchette. On passait des journées entières sur des barques à fond plat.

Peu de témoignages évoquent l'effervescence de Mai 68...

On a des échos de ce qui se passe à Bordeaux, Nantes, Saint-Nazaire ou Paris, mais le mouvement ouvrier sur Pons n'est pas très puissant et la région ne compte pas d'étudiants. En 1968, les enfants de paysans et d'ouvriers représentent une infime minorité de la population étudiante. Pour eux, l'école s'arrête à 14 ans. Les plus chanceux peuvent prétendre à deux ou trois années supplémentaires sur les bancs du lycée. 68 ouvre la voie à la massification de l'université française.

« Au mitant des années soixante, de nouvelles aspirations et une nouvelle organisation de la société se dessinent. Une autre logique se met en place basée sur la multiplicité des droits humains. »

Ces années-là évoquent-elles pour vous de la nostalgie ?

Bien sûr. C'est une période de bascule, surtout du côté des femmes. Des sujets sociétaux se cristallisent : la libération du corps, l'affirmation de la personnalité. Des possibles commencent à naître dans les têtes ce qui génère aujourd'hui une certaine nostalgie. On voit poindre des combats individuels pour essayer de vivre véritablement sa vie. Au mitant des années soixante, de nouvelles aspirations et une nouvelle organisation de la société se dessinent. Le patriarcat s'effiloche. Une autre logique se met en place basée sur la multiplicité des droits humains. On assiste à une transformation des codes esthétiques. On revendique son individualité en portant des jeans, des mini-jupes, des coiffures nouvelles. La musique constitue un marqueur social et générationnel incroyable un peu comme le rap a provoqué une cassure générationnelle.

Vous êtes citoyen depuis toujours, quelle différence faites-vous entre ville et campagne ?

La ville, ce n'est pas le village. Quand on est adolescent, on apprécie de se fondre dans la ville, être un parmi les autres, totalement anonyme, individuel dans la multitude. On peut se vivre comme on le souhaite en dehors de la surveillance du village, des rideaux qui se lèvent, des regards pesants. Le village peut être un lieu protecteur, mais on est souvent limité et appréhendé par les regards. On sait que vous êtes le fils ou le cousin d'untel. Vous êtes immanquablement positionné à un endroit de l'arbre généalogique. Dans le même temps, la ville s'est transformée. Avec la multiplication des caméras de surveillance, les digicodes, les phénomènes de cités qui se referment et qui recréent le village, une partie de la ville est devenue très compliquée à vivre et le contraire de ce qu'elle devrait être.

« La "startup Nation" gérée par des ordinateurs impose totalement sous nos yeux. »

Quel objet incarne selon vous l'esprit des années soixante ?

Le solex. Cet objet totalement archaïque avec son moteur et son galet qu'il fallait basculer, a constitué une petite révolution. Jusqu'alors, les distances étaient infranchissables entre villages. Les parents pouvaient se déplacer en voiture, mais pour les jeunes le solex a été un instrument de liberté. Cet objet a vraiment dépassé sa fonction en acquérant une dimension symbolique incroyable.

Quel est votre regard sur la période que nous traversons ?

La "startup Nation" gérée par des ordinateurs impose totalement sous nos yeux. Depuis des années, lorsqu'on parlait d'un virus, on parlait des ordinateurs. D'un seul coup, nous sommes confrontés à un virus malin, multiforme, qui s'adapte à toutes les situations et qui se joue de tous les "StopCovid" inventés par les ingénieurs. On s'aperçoit que ce virus, né de l'urine de chauve-souris avalée par un chien ou un pangolin en Chine, on n'en sait rien. Il ne s'agit pas d'une puce créée par Intel ou Apple. La force de la nature donne une claque magistrale à ces discours.

P

POUPOU

Je suis né en 1933 à Dolus sur l'île d'Oléron et j'ai pratiqué le cyclisme professionnel pendant 18 ans dans l'équipe Mercier qui était dirigée par Antonin Magne, un ancien vainqueur du Tour de France. J'avais le physique mais ce qui m'a manqué pour faire une grande carrière, c'est le moral. Je n'avais pas confiance en mes moyens. J'ai gagné le Grand Huit Pontois en 57, 58 et en 64. J'ai aligné vingt victoires en 1958 devant des as comme André Darrigade ou Louison Bobet. J'ai couru avec Raymond Poulidor. Je roulais pratiquement toute l'année, une centaine de courses par an. J'ai gagné Bordeaux-Bayonne à quarante ans... il fallait toujours être devant. L'argent il se trouve devant le vélo. Si vous restez à l'arrière, vous ramassez les miettes. Après, je suis devenu représentant pour une marque de spiritueux puis j'ai ouvert un bar. Je suis allée fait un tour aux îles Marquises, après Gauvain, mais avant Jacques Brel.

O

ORDURES

En 1962, je suis rentré à la ville. Pons recrutait par annonce un chauffeur capable d'assurer l'entretien du camion. J'ai passé un concours avec une épreuve sur l'ordre d'allumage d'un six cylindres. On m'a confié le ramassage des ordures. Il y avait les déchets courants mais aussi les trucs industriels, les seaux pleins d'os, d'abats et de raclures des charcutiers, des bouchers. Pour les liquides, c'était pareil : on nous suivait à la trace. On était dehors été comme hiver. Un matin, en descendant la côte des Dames qui était givrée, j'ai dérapé sur près de 150 mètres, les roues de droite qui frottaient contre le trottoir pour ralentir la course. C'est là qu'on s'aperçoit que c'est long comme une éternité une poignée de secondes. Je jouais du clairon. Le premier de l'An, on faisait la java devant le domicile du maire, aux aurores. On n'a jamais su si ça lui plaisait.

N

NON

Je suis né en 1922 et j'ai été Pontois dès l'âge de 3 mois. C'est là que j'ai fait toutes mes études et que j'ai enseigné pendant la guerre. A la prise de mon premier poste, j'ai refusé d'accrocher le portrait du maréchal Pétain dans ma classe, ce qui m'a coûté d'être envoyé en Allemagne au titre du Service du travail Obligatoire. Une période très dure. On m'a mis sur un étaulimeur, dans une usine puis sur une fraiseuse. J'étais loin d'être un as dans la discipline. Ce qui m'a sauvé, c'est un interprète allemand. Il avait été fait prisonnier en 14-18 et avait été bien traité, il avait gardé un bon souvenir de son temps passé en France. Il m'a rendu la monnaie de la pièce. J'ai toujours fait de la musique depuis l'âge de trois ans, et j'avais emmené mon violon en Allemagne. Quand j'avais un coup de cafard, je jouais une valse. La musique m'a suivi partout.

S

SOLEX

Je suis né en 1943 à Saint-Palais-sur-Mer et j'ai fréquenté le lycée de Royan en 1960. (...) L'été je trouvais de petits boulots, les vendanges. Avec ma paye, j'ai acheté un vélo Solex et à la rentrée j'ai fait le trajet Royan-Poitiers en Solex avec ma valise sur le porte-bagages pour rejoindre la faculté de Poitiers. J'ai fait un arrêt devant l'église d'Aulnay-de-Saintonge pour admirer la perfection de l'architecture romane. La vie était très différente à Poitiers. Il y avait une ouverture culturelle. J'ai commencé à m'intéresser au cinéma, Bergman, Truffaut, la Nouvelle Vague. (...) Je militais dans le syndicat étudiant, l'UNEF et j'ai soutenu les causes des Vietnamiens, des Angolais pour leur indépendance. La solidarité, c'est essentiel, on ne peut pas vivre dans l'indifférence. Aujourd'hui encore je tire mon chapeau à tous ceux qui s'engagent pour aider les autres, au Centre social, aux animateurs des Restos du Cœur.

JONZAC-NEULLES
**DÉCOLLAGE DE L'AÉROPÔLE
 ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY**



LES PIEDS
 SUR TERRE,
 LA TÊTE DANS
 LES NUAGES

A vingt minutes par les airs de la plateforme aéroportuaire de Bordeaux-Mérignac, l'Aéropôle de Jonzac-Neulles – baptisé Antoine de Saint-Exupéry – entend explorer de nouvelles pistes d'avenir. Présentation d'un chantier à ciel ouvert.

L'avion du futur consommera moins de carburant. L'avion hybride électrique destiné au transport régional n'est plus un rêve. Demain, l'aviation d'affaire pourrait reprendre son envol de manière éco-responsable. On empruntera peut-être des taxis-drones électriques en évitant le cœur des métropoles congestionnées. Le concept n'a plus rien d'un film de science-fiction. Des startups lèvent aujourd'hui des millions pour concevoir ces aéronefs du futur.

Demain, il est possible que les touristes fortunés du monde entier aspirent à découvrir le vignoble charentais à tire-d'aile.

A travers la création de l'Aéropôle Antoine de Saint-Exupéry, la communauté des communes de Haute-Saintonge entend répondre à ces nouveaux enjeux et ces nouvelles opportunités en jouant un rôle moteur dans la transition (et possiblement la révolution) en cours dans la filière aéronautique.



L'Aéroport Antoine de Saint-Exupéry mise sur ses infrastructures et son emplacement stratégique au cœur des vignobles et d'un écosystème aéronautique régional dynamique.

Une pépinière dédiée à l'innovation

Au cœur de la vallée du Petit Prince, lieu chargé d'histoire, la nouvelle pépinière aéronautique préfigure une vaste zone d'activités dédiée à l'innovation. On pense notamment à la recherche de matériaux composites plus légers et aux motorisations qui feront la part belle aux énergies renouvelables. Pour le président Claude Belot, ce projet est « l'aboutissement d'un vieux rêve » et la promesse de jouer un rôle utile dans la profonde transformation en cours du secteur aéronautique. « Les ingénieurs du monde entier sont à l'affût pour créer des avions plus légers, plus rapides et plus écologiques. »

Après quatorze mois de travaux, la pépinière a ouvert ses portes en novembre 2020. Le bâtiment conçu par l'Atelier Parc, à Jonzac, se présente comme un monolithe noir qui évoque un peu celui de Stanley Kubrick dans "2001, l'Odyssée de l'espace".

Autour du modeste aérodrome de Jonzac-Neulles, le décor n'a pas beaucoup changé depuis que le capitaine Saint-Exupéry et son escadrille se posèrent, le 17 juin 1940, avant de rejoindre Bordeaux et Casablanca (puis de disparaître en vol le 31 juillet).

La nouvelle pépinière aéronautique intrigue par sa forme épurée, très géométrique. Elle s'inscrit dans le paysage comme une vraie signature architecturale. Le bâtiment abrite au rez-de-chaussée un vaste hangar pour les aéronefs (1 036 m²) doté d'une porte monumentale (7 mètres de hauteur) avec des ateliers contigus (260 m²) modulables en quatre box. A l'étage se déploient cinq bureaux "clés en main" de 20 m² (trois sont d'ores et déjà loués), un espace commun dédié à la reprographie et une grande salle de réunion (70 m²) pouvant accueillir une cinquantaine de personnes, avec terrasse panoramique (35 m²) et vue plongeante sur le taxiway et la piste. Coût de l'opération : 2 millions d'euros HT avec le soutien du Département, de l'État et de la Région.



Jannick Aubier, chef de projet, a pris ses fonctions le 1er avril 2020. Elle est en charge d'identifier et de favoriser l'installation de start-up et d'entreprises dans le domaine aéronautique.

Trois entreprises ont pris leur quartier d'hiver au sein de la pépinière d'entreprises : ADAIR Formation (plateforme francophone dédiée à la formation aéronautique), Asman Technology (startup spécialisée dans la surveillance aérienne légère : routes, sites sensibles, lutte contre les feux de forêt, cadastre et cartographie...) et Time to Fly (société de conseil engagée pour une aviation sûre et durable). D'autres pépites aéronautiques sont sur les rangs.

Dessine-moi l'avion du futur !

Lors du conseil communautaire du 15 décembre 2020, les délégués ont validé la création d'une zone d'activité aéronautique qui verra notamment la création d'un taxiway (voie de circulation pour le déplacement des avions entre les hangars et les pistes).



Pilotage en mode créatif

Jannick Aubier a pris les commandes de l'Aéropôle en avril 2020 après la signature d'une convention avec Airbus Développement (filiale d'Airbus). Sa mission principale : prospecter et accompagner des entreprises en cohérence avec les axes stratégiques de l'Aéropôle (VTOL*, drone, aviation d'affaires, œnotourisme, maintenance).

Expérimentée, enthousiaste, volontaire, Jannick n'a pas perdu de temps dans un contexte sanitaire et économique troublé. A 53 ans, elle connaît de l'intérieur le secteur aéronautique pour avoir été mécanicien navigant (« l'aviation, c'est un rêve d'enfant ») puis commerciale dans des filières techniques et aéronautiques. Elle a donc tous les atouts pour relever ce défi passionnant de faire "décoller" la pépinière aéronautique et de positionner à moyen terme l'Aéropôle Antoine de Saint-Exupéry comme une « plateforme de développement de l'aéromobilité hybride de demain ».

« Notre principal atout, ce sont les infrastructures », souligne Jannick Aubier. Il y a la piste (1 376 mètres) bitumée et agréé pour le vol de nuit qui permet de recevoir des avions jusqu'à 20 tonnes et 24 mètres d'envergure (classifiés en code B) de type Cessna ou Falcon 900. « La pépinière aéronautique va permettre de créer des synergies nouvelles entre les entreprises, d'accompagner les idées novatrices, et de tendre vers une filière aéronautique plus vertueuse et créatrice d'emplois. » Les défis d'aujourd'hui et de demain sont immenses. Et Jannick Aubier de conclure : « On n'est pas dans le rêve ni le virtuel. »

* VTOL, acronyme anglais de "Vertical Take-off and Landing" (avion à décollage et atterrissage vertical)

Le coût des travaux pour l'aménagement des parties communes est estimé à 1,5 M€ HT. Lors de cette séance, les délégués communautaires ont également entériné le principe de construire un atelier d'assemblage d'avions légers pour le compte d'un industriel qui souhaite produire des avions d'ici la fin 2022. Ce bâtiment comprendrait deux grands halls d'assemblage (1 000 m²) et de stockage (1 000 m²) ainsi que des espaces tertiaires à l'étage (800 m²). L'atelier disposerait par ailleurs d'un parking privatif pour aéronefs de 2 500 m².

Après la construction de la pépinière aéronautique, cet atelier d'assemblage (dont le coût est évalué à 3,5 M€ HT et qui fait actuellement l'objet d'un concours d'architecture) préfigure un ensemble plus large avec des extensions ou des constructions nouvelles qui constitueront un pôle aéronautique de référence régionale.



Les aéronefs stationnent dans un vaste hangar et peuvent rejoindre directement la piste en empruntant un taxiway (voie de circulation).

« La ruralité est la ric

De Bussac-Forêt à Boscamnant en passant par La Genétouze, Mirambeau et Jonzac, Joël Giraud, secrétaire d'État à la Ruralité, et Brigitte Bourguignon, ministre déléguée chargée de l'Autonomie, ont sillonné les routes de Haute-Saintonge, les 28 et 29 janvier à la rencontre des élus, des personnels médico-sociaux, des usagers, des chefs d'entreprises et de quelques jeunes en apprentissage. Pas moins de 250 km en deux jours pour échanger sur la problématique des « déserts numériques », de l'emploi des jeunes, de l'habitat, de l'aide à la personne en milieu rural et prendre toute la mesure d'un territoire dynamique et innovant.



Dans la salle des fêtes de Mirambeau, le secrétaire d'État a convié plusieurs jeunes et chefs d'entreprise pour échanger autour du dispositif « **1 jeune, 1 solution** ». Il a notamment été question de la difficulté de recruter des jeunes qualifiés et motivés dans certaines secteurs comme la viticulture, la boucherie ou la charpente métallique. Plusieurs chefs d'entreprise ont insisté sur leur goût de transmettre et de s'inscrire sur le long terme. L'un d'eux a eu cette jolie formule : « Pour former un bon viticulteur, c'est comme le Cognac, il faut du temps. »



A Jonzac, une visite du centre-ville puis une table-ronde ont réuni élus et professionnels autour du lancement du programme « **Petites Villes de Demain** » qui vise à améliorer les conditions de vie des habitants des territoires ruraux.

hesse de notre pays »



Le déplacement ministériel a débuté par l'**inauguration d'un pylône 4G à Bussac-Forêt** dans le cadre du programme "New Deal téléphonie mobile". Quatre antennes-relais (Bussac-Forêt, Sousmoulins, Corignac, Chepniers), opérationnelles depuis décembre, vont permettre aux habitants d'accéder (enfin) à l'internet mobile (en attendant la fibre optique). « Nous sommes pleinement mobilisés pour faire en sorte que chaque personne trouve sa place à la ville comme à la campagne. La ruralité est la richesse de notre pays », a défendu Joël Giraud. « Ici, c'est l'avenir qui nous rassemble », s'est réjoui le maire de Châtenet, Philippe Chaillou pour qui cet équipement va permettre « une possible redistribution des cartes ». Raphaël Gérard, député de la 4^e circonscription, formule le même espoir : « La résorption des déserts numériques est un enjeu majeur d'attractivité de notre territoire. »



« J'avoue que je ne m'attendais pas à trouver ça ici ! » Au terme de sa **visite au pôle mécanique de La Génétouze**, Joël Giraud n'a pas caché sa surprise de découvrir un territoire aussi dynamique et innovant et de croiser en particulier le fils du célèbre pilote Jean-Pierre Beltoise qui développe un prototype 100% électrique.

« Nous travaillons sur un parcours du grand âge pour apporter des réponses adaptées aux personnes âgées à chaque étape de leur vie (maintien à domicile, dépendance). Nous souhaitons accompagner les projets des ruralités pour développer "l'habiter autrement" pour les personnes âgées. »

(Brigitte Bourguignon, ministre déléguée chargée de l'Autonomie, en visite à l'EHPAD de Boscamnant).



Lors de la **visite de l'Aéropôle Antoine de Saint-Exupéry**, Joël Giraud s'est dit « impressionné » par le dynamisme et l'esprit d'innovation déployé sur le territoire de Haute-Saintonge en mettant en avant les atouts d'une « intercommunalité de projets ».



Inauguration d'une maison « France Services », à Mirambeau. En complément des activités postales habituelles, les clients du bureau de poste pourront désormais bénéficier des services de différents opérateurs comme Pôle emploi, la CNAM, la MSA, la CAF, la CNAV, la DGFIP et les services des ministères de la Justice et l'Intérieur.

GUITINIÈRES

VISITE DU NOUVEAU
CENTRE DE TRANSFERT DES
ORDURES MÉNAGÈRES

Optimiser
la collecte,
réduire les
coûts



Le 24 novembre, les élus communautaires de la commission "environnement et déchets" ont visité en "avant-première" cet ouvrage d'utilité publique nécessaire à la collecte des déchets.

Le nouveau centre de transfert des ordures ménagères a ouvert fin 2020 sur la commune de Guitinières, à proximité de la déchetterie. Cet équipement doit réceptionner chaque année les collectes de plus de 100 communes de Haute-Saintonge soit environ 11 000 tonnes d'ordures ménagères (sacs noirs) et jusqu'à 3 500 tonnes de déchets recyclables (sacs jaunes).

Obsolète, le site de l'ancien incinérateur de Jonzac recevait jusqu'alors uniquement les sacs noirs tandis que les déchets recyclables étaient directement acheminés sur le site de Plassac. Tous les déchets sont désormais transportés via des grands camions semi-remorques FMA (fond mouvant alternatif) vers le centre d'enfouissement de Clérac et le centre de tri Atrion/Calitom de Mornac (Charente). Le papier du bureau ira quant à lui à Bègles. « Le site de Jonzac n'était plus aux normes, précise Jean-Michel Rapiteau, premier vice-président de la communauté des communes, ce qui nous a conduit à créer ce nouveau centre de transfert dont le coût global s'élève à 1,5 M€ HT. Nous en avons profité pour inclure les déchets recyclables et conclure un marché public de prestation de service confié à Suez, qui assure la collecte et le transfert pour les 102 communes » (les 27 communes restantes ne sont pas concernées car elles sont situées plus au sud et donc plus proches du centre d'enfouissement de Clérac).

A l'entrée du site, une bascule avec détecteur de radioactivité pèse les camions à plein puis à vide. Le centre comprend un grand

hangar de stockage pour les sacs jaunes et les papiers blancs (papiers de bureau) que l'on peut désormais déposer dans des bacs bleus. Un autre bâtiment est composé d'un quai permettant aux sacs noirs de tomber par gravité dans un fond mouvant.

Cet équipement se veut fonctionnel et évolutif et doit pouvoir fonctionner en toutes avaries (mauvais temps, pandémies...). Le site compte un bureau modulaire et un local équipé des dispositifs de lutte contre les incendies, le tout faisant l'objet d'une vidéosurveillance. Il permet également d'optimiser les coûts et d'abaisser la prestation de transfert.

A noter enfin que la toiture du centre de transfert fait l'objet d'une mise à disposition de la SEMEMA (SEM Énergies Midi Atlantique) qui va permettre de construire une centrale photovoltaïque d'une puissance d'environ 100 kWc.

UN NOUVEAU BADGE

POUR ACCÉDER AUX DÉCHETTERIES

Pendant le confinement, les déchetteries restent ouvertes sans rendez-vous. Les mesures de sécurité sont toujours à respecter. Pour accéder aux déchetteries, il faut porter un masque, une paire de gants, une pelle et un balai pour le déchargement des déchets. Le territoire de Haute-Saintonge compte 7 déchetteries : Arthenac, Clérac, Guitinières, Lornac, Montendre, Pons et Saint-Aigulin. Par ailleurs, une convention signée avec CALITOM autorise les habitants des communes limitrophes à la Charente d'utiliser les déchetteries de Baignes et de Châteaubernard (16). Les sites sont équipés de vidéosurveillance et un système d'accès par badge est actuellement en cours de généralisation.

Les semi-remorques ont la particularité d'avoir un fond mouvant alternatif.

Ce dispositif permet la translation des déchets à l'intérieur de la remorque fonctionnant avec une centrale hydraulique.



RECYCLAGE

Je trie donc je suis



Un matelas, un pot en plastique, du fil électrique.... La liste des objets plus ou moins volumineux et/ou incongrus collectés entre les immeubles de la résidence Philippe à Jonzac forment un inventaire à la Prévert. Une quinzaine de jeunes et de salariés de la Mission Locale de Haute-Saintonge se sont retrouvés en octobre dernier pour une opération de ramassage solidaire à la fois ludique et pédagogique. Dans la joie et la bonne humeur, les ambassadeurs du tri du service déchets de la communauté des communes ont accompagné les différents groupes pour trier précisément les déchets (sacs noirs ou jaunes) et répondre aux questions – parfois pointues – sur les différentes filières de recyclage.

Chaque habitant de Haute-Saintonge produit chaque année plus d'une demi-tonne de déchets (536 kg exactement en 2019) soit au total 144 440 tonnes auxquels il faut ajouter 3 659 tonnes des professionnels. Pour se faire une idée, cela représente annuellement le poids de trois porte-avions Charles-de-Gaulle ou d'un millier de baleines bleues ou encore de 60 000 gros hippopotames.

Dans le détail, la production des déchets ménagers et assimilés se décompose de la façon suivante : 218 kg d'ordures ménagères résiduelles (sacs noirs), 63 kg de déchets recyclables (sacs jaunes), 39 kg de verre et 216 kg collectés en déchetterie.

Moins de déchets, plus de ressources. Entre 2014 et 2019, la quantité de déchets ménagers et assimilés a augmenté de 5% en Haute-Saintonge. Cela est essentiellement dû à l'augmentation des tonnages apportés en déchetterie notamment les déchets verts et le tout-venant. Il est à noter que le volume des sacs noirs a diminué de 3% sur cette période tandis que la collecte sélective (sacs jaunes) augmentait de 22%. Les tonnages de verre demeurent quant à eux constants.

Cette tendance s'est accélérée en 2020 avec l'extension des



consignes de tri sur tout le territoire. Elle permet à tous les habitants de Haute-Saintonge de pouvoir trier dans la collecte sélective plus d'emballages qu'avant. Désormais tous les emballages en plastique autres que les bouteilles et flacons peuvent être triés soit par exemple les pots de yaourt, les films en plastique, les barquettes...

Concernant les déchetteries, de nouvelles filières se mettent en place régulièrement. Ces dernières années, les déchetteries de Haute-Saintonge ont notamment accueilli les filières Eco-DDS pour le tri des déchets diffus spécifiques (déchets dangereux), Eco-mobilier pour le recyclage des meubles ou encore le polystyrène (uniquement sur la déchetterie de Guitières pour l'instant).

Les enjeux écologiques et économiques du recyclage ne sont plus à démontrer. Le verre par exemple se recycle à l'infini. Une bouteille sur deux est aujourd'hui fabriquée avec du verre recyclé. Autre exemple : les papiers et les cartons se recyclent une dizaine de fois. Une tonne de papier recyclée permet d'économiser 2,6 tonnes de bois. Le recyclage de l'acier, de l'aluminium ou des objets en plastique permettent d'économiser des matériaux, de l'eau et/ou du pétrole.

École des Arts

de la Haute-Saintonge

Musique - chant - danse - théâtre - arts



LETTRE OUVERTE

à Christine Bourguignon, professeur de danse classique
(et à tous les professeurs de l'École des Arts de Haute-Saintonge)



Chère Christine,

Je vous écris derrière la vitre de la salle de danse où je vous regarde furtivement depuis des années à l'heure de récupérer ma fille qui est votre élève. Je me souviens d'une époque, pas si lointaine, où vos élèves vous entouraient comme un essaim d'abeilles pour vous embrasser. Pour nous, les parents derrière la vitre, cette danse des abeilles signalait la fin de séance. J'ai toujours été admiratif du lien si précieux qui vous unit à vos élèves. Derrière la vitre, je pense qu'on ne peut pas réellement comprendre ce qui se joue sur la piste de danse. Ce "réellement" vous appartient. Nous autres parents derrière la vitre, ne faisons que rêver, nous projeter dans les pas et les sourires de nos enfants.

Il y a un an, vous avez accepté que je traverse la vitre pour quelques répétitions afin que je puisse suivre de l'intérieur la progression de vos élèves dans la préparation de leurs variations imposées pour le concours annuel. Cette épreuve individuelle et/ou collective représente un temps fort de l'année. Elle mobilise toute leur énergie et leur permet de s'étalonner.

Et puis le temps s'est soudain obscurci. La crise sanitaire est venue bouleverser nos repères. La préparation au concours s'est interrompue. L'épreuve a été repoussée à l'automne. Certains ont abandonné, d'autres ont poursuivi, mais le cœur n'y était plus vraiment.

Avec le retour du confinement, le temps s'est à nouveau figé pour quelques semaines, mais vous avez continué à enseigner la danse – qui est votre passion – à distance. Étrange sensation que de vous voir évoluer seule derrière l'écran dans cette grande salle de danse de l'École des Arts de Haute-Saintonge.

Le 17 décembre, j'ai pu assister à vos retrouvailles. Moment parfaitement ordinaire et particulièrement émouvant.

Je vous écris derrière l'écran – qui ne remplacera jamais la vitre et les miroirs de la salle de danse – pour vous exprimer ma gratitude et celle de tous les parents. Vous écrivant, je pense aussi à tous les professeurs de danse, à tous les professeurs de musique et de chant et à tous les professeurs du monde qui ont vécu cette année si particulière et qui partagent avec vous cette inextinguible soif de transmettre.

Vous

Vous êtes l'impulsion,
Vous êtes la retenue,
Vous êtes l'empressement,
Vous êtes la mesure,
Vous êtes l'entraînement,
Vous êtes le pas léger qui marche
sur la piste de danse,
Vous êtes un point de repère,
Vous êtes une étoile du Nord,
Vous êtes celle qui rassure, qui chuchote
un message d'encouragement dans
l'oreille des enfants derrière le rideau,
les soirs de gala, en attendant leurs
parents,
Vous êtes celle qui donne le tempo,
Vous êtes celle qui ajuste, qui précise
un mouvement,
Vous êtes un exemple voire un modèle
pour vos élèves,
Vous êtes un peu de l'âme de cette école
des Arts de Haute-Saintonge,
Vous êtes souriante, toujours,
Vous êtes l'espace et l'équilibre,
Vous êtes la joie,
Vous êtes le torse haut et les mains
en virgule,
Vous êtes le rythme,
Vous êtes celle qui sèche les larmes après
un faux pas. Parce qu'il ne faut pas se
décourager. Jamais.
Vous êtes la fougue et l'harmonie,
Vous êtes la passion inextinguible,
Vous êtes le regard qui porte loin,
Vous êtes le bonheur de s'appartenir,
de se maîtriser, de sentir les ressorts
de son propre corps.

Je vous écris au nom des parents, le nez
collé derrière la vitre de la salle de danse,
et je vous écris surtout, surtout, parce que
je sais lire dans le regard de vos élèves
tout le respect et l'admiration qu'ils vous
portent.

Vous êtes une présence bienveillante
et exigeante,
Vous êtes celle qui encourage.

« Reste là-haut. »
« Souris ! »
« Retiens tout... »

Vous êtes celle qui les pousse à se tenir,
se grandir, s'imposer en déployant « plus



haut le regard »,
Vous êtes celle qui les invite à raconter
leur histoire,
Vous êtes celle qui respire, qui compte
les pas... 6, 7, 8...

« Pousse sur le sol ! »

Vous êtes celle qui scrute et qui relance
encore et encore : « Plus haut, plus
haut ! »
Vous êtes celle qui rassemble,
Vous êtes celle qui métamorphose,
Vous êtes celle qui débusque les petites
imperfections, toujours avec un grand
sourire malicieux.

Vous êtes la main tendue qui conjure
le stress avant de monter sur scène,
Vous êtes celle qui invite encore et
toujours à « ne pas regarder le sol ».

Vous êtes l'arabesque, le pas de bourré
bateau, la glissade, l'entrechat, l'assemblé,
le chassé-croisé, le saut de basque...

Vous êtes les variations imposées,
Vous êtes celle qui retouche : « Pas les
épaules qui montent dans la diagonale. »

Vous êtes celle qui attrape l'air,
Qui dit à Florentin : « Travaille le regard,
ne tricote pas. »

Vous êtes originaire de Fourmies dans
les Hauts-de-France,
Vous avez commencé à danser dans
votre garage,
Vous dites souvent à vos élèves qu'ils
ont de la chance de danser dans cet écran.
Tous les enfants du monde n'ont pas
cette chance.

Vous êtes celle qui regarde,
Vous êtes celle qui porte attention,
Vous êtes la tension,
Vous êtes le désir de transmettre,
Vous êtes l'émotion,
Vous êtes la générosité,
Vous êtes cette présence derrière la vitre.

Vous êtes le temps levé, le temps lié,
Vous êtes tous les pas de danse,
Vous êtes la danse,
Vous êtes vous,
Et bien plus que
Vous.

Temps lié

15 JANVIER 2020

UNE PASSION COMMUNE

Christine vue par ses élèves

Florentin, Lili, Blanche, Cassy, les deux Chloé et Margaux décrivent leur professeur de danse en quelques mots...

« pétillante »

« perfectionniste »

« rigoureuse »

« attachante »

« se laisse aller tout en se contrôlant »

« passionnée »

« inventive »

« joyeuse »

« unique »



« A toujours su nous accompagner dans tous nos projets »

« persévérante »

« admirable »

« minutieuse »

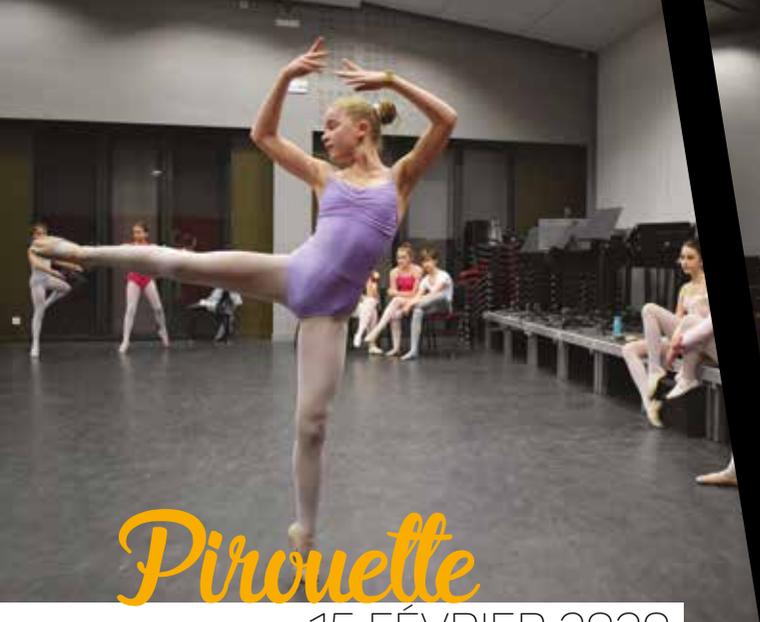
« nous apprend à nous contrôler »

« passionnée et passionnante »

« gentille »

« protectrice »





Pirouette

15 FÉVRIER 2020



Rebond

16 DÉCEMBRE 2020



Soubresaut

2 DÉCEMBRE 2020

DERRIÈRE L'ÉCRAN

« Un amour de la danse toujours grandissant »

Christine Bourguignon se languissait de retrouver ses élèves en « présence » pour les voir « en vrai », les sentir « même si on ne peut pas les toucher » et leur transmettre son amour inconditionnel de la danse.

Que voyez-vous derrière l'écran ?

Je me rends compte qu'ils sont seuls. Il n'y a personne pour les regarder. Cela m'oblige à beaucoup parler pour expliquer des mouvements qui ne sont pas toujours acquis, donc pas naturels. Cette expérience à distance me permettra sans doute à l'avenir d'ajuster certaines de mes explications. Bien sûr, je ressens une certaine barrière. Je devine que certains enfants ne sont pas bien à l'école, et dans leur vie de tous les jours. Toutes ces contraintes, ça les travaille comme tout le monde. La période que nous traversons n'est pas simple à vivre, pour personne. J'ai un peu l'impression qu'on leur vole une part d'enfance et de liberté.

Ces outils vous ont-ils permis de maintenir le lien ?

Mes élèves me connaissent bien et je les connais. Avec les petits, ça s'est bien passé aussi. Au départ, on peut observer un problème d'attention parce qu'ils pensent qu'on ne les voit pas. L'environnement joue aussi : le chien qui passe, la maman, la « logistique » n'est pas toujours au rendez-vous...

A vous observer, on devine que la visio réclame une attention extrêmement soutenue...

Je ressors souvent épuisée. Physiquement et mentalement, c'est intense. Quand j'enchaîne les cours en visio, je ressens une forte tension dans mon corps. Dans les cours en présence, j'arrive davantage à relâcher.

Cette épreuve du confinement permet de relativiser certaines choses...

J'ai commencé à danser dans un garage. Ma prof de danse était fille au pair dans mon petit village de Fourmies (Nord). J'ai appris à danser sur du carrelage. Je dis souvent à mes élèves qu'on a une chance inouïe d'avoir des barres, une glace, mais on peut apprendre la danse dans n'importe quel endroit. C'est vraiment un rapport avec son corps. Il n'y a pas longtemps, j'ai vu un reportage dans les favélas au Brésil où les enfants apprennent la danse classique. On peut danser pied nu sur la terre battue.

Quelle est votre vision de la danse et d'où vient cette passion ?

La danse est une école d'exigence et de volonté... ce qui n'interdit pas une approche ludique. Il faut des années d'apprentissage pour que la chorégraphie s'imprime « naturellement » dans le corps et pouvoir ensuite exprimer toute l'émotion et la générosité d'un mouvement. C'est toujours difficile d'expliquer pourquoi on aime, mais je peux dire que mon amour de la danse est toujours grandissant. Toute petite, je n'avais que ça en tête. Je suis devenue enseignante pour transmettre ma passion, ce plaisir de l'effort, de la concentration, de la recherche du mouvement. La danse a été pour moi un moteur et une école de vie.

Comment êtes-vous devenue professeur de danse ?

J'ai toujours voulu être danseuse. Il y a 45 ans, l'approche de la danse était un peu différente. Il fallait faire le conservatoire avec une certaine taille. Je n'ai pas été accepté à cause de ma morphologie. J'aimais danser, je faisais des chorégraphies pour tout le monde. L'envie de transmettre était déjà dans mes gènes. J'ai dansé avec des compagnies en contemporain, en classique puis j'ai pris des cours intenses pour devenir professeur. J'ai commencé à enseigner la danse à Valenciennes, puis à Nice où j'ai créé mon école de danse pendant 12 ans avant de poser mes valises en Haute-Saintonge, en 2000.



DE LA MUSIQUE **ENSEMBLE À DISTANCE**



*Hervé Sardin,
directeur de
l'école des Arts
et professeur de
trombone.*



Thomas Dumartin (musique actuelle).



Mathias Guerry.



André Jacquin, professeur de cor d'harmonie.



Denis Lippler.

RÉSIDENCE DE CRÉATION AU CENTRE DES CONGRÈS

Invite-moi

en Haute-Saintonge

Ce spectacle a la volonté d'aborder de manière burlesque l'exclusion scolaire. Il y a des blessures qui ne se voient pas mais qui peuvent s'enraciner profondément dans notre âme et coexister avec nous pour le reste de nos jours. Ce sont les blessures émotionnelles, les traces de nos problèmes vécus dans l'enfance qui influent souvent sur nos vies d'adulte. L'une de ces blessures parmi les plus profondes est le rejet.

Le sujet, tiré d'une histoire vécue, est grave. « Invite-moi », ces mots tournent en boucle dans la tête du petit Ayoub qui rêve d'être invité chez son meilleur ami, Hervé. Ce dernier voudrait bien l'inviter, mais ses parents sont catégoriques, il n'est pas le bienvenu dans leur maison. Pour quelles raisons ? Qu'a-t-il fait pour ne pas être accepté ? Pour « Invite-moi », cette simple et impossible requête se mue en titre du spectacle de la compagnie Pyramid.

A l'heure du confinement, la communauté des communes a pris l'initiative d'inviter la compagnie rochefortaise Pyramid pour une semaine de « résidence » dans l'auditorium du centre des congrès de Haute-Saintonge. Le bâtiment contemporain aux formes généreuses s'est ainsi transformé en cocon pour une troupe qui ne manque pas de force et de créativité.

Sur la scène, une impressionnante maison renversée symbolise une cabane secrète dans laquelle vont évoluer deux enfants. L'inventivité déployée au niveau scénographique et des multiples dimensions de cette ambitieuse création (danse, musique, lumière, costume, vidéo) offrent la promesse d'un spectacle majeur en direction du jeune public et particulièrement des scolaires.



DANSER

pour penser et panser
les blessures d'enfance

Youssef Bel Baraka : « Pour la scénographie, nous nous sommes demandé où pouvait se réfugier un enfant lorsqu'il se retrouve seul avec ses secrets. Tout d'abord, il y a eu l'envie de représenter un grenier ou une cave. Puis, au fil du temps, est venue l'idée de fabriquer une cabane car elle tient une place spécifique dans le développement de l'enfant et assure une fonction de protection et d'abri. »

Du 14 au 18 décembre, la compagnie rochefortaise Pyramid a posé sa « maison renversée » sur la scène du centre des congrès de Haute-Saintonge pour peaufiner son nouveau spectacle. Rencontre avec son chorégraphe, Youssef Bel Baraka.

Invite-moi à saisir le message de ton spectacle qui s'intitule justement « Invite-moi »...

Tout part de l'idée qu'un enfant puisse ouvrir les portes de sa maison, que l'on puisse surmonter nos différences et nos timidités en invitant l'autre à partager son univers intime, pour échanger, donner et vivre ensemble tout simplement.

Invite-moi à partager ta vision de la danse...

Ça fait plus de vingt ans qu'on danse. Une danse animale, tribale, instinctive... Je m'interroge sur ses ressorts : comment elle naît, comment elle prend forme et vie, comment l'esprit, la volonté et l'envie peuvent se décliner en mouvement. Comme artiste et chorégraphe, je pense que la danse peut accompagner l'enfant dans son développement, son éveil sensoriel, son ouverture au monde, et cette projection dans l'imaginaire pour l'aider à mieux comprendre le réel. Dans notre spectacle, la danse est au service d'un récit initiatique sur le rejet et la différence.

Invite-moi à mieux comprendre les blessures d'enfance...

Notre spectacle s'inspire d'une histoire vraie, ou plus exactement d'une histoire vécue par mon fils. Depuis l'école maternelle jusqu'en CM2, il avait l'habitude d'inviter ses camarades de classe pour son anniversaire. Tous les ans, un élève refusait systématiquement son invitation et lorsque ce dernier fêtait son propre anniversaire, toute sa classe était invitée sauf lui. Mon fils ne comprenait pas son refus jusqu'au jour où il lui a avoué que ses parents étaient racistes. Cette révélation a constitué un vrai choc pour mon fils. Avec mon épouse qui est également danseuse et chorégraphe, on s'est dit qu'on devait en parler et se mobiliser. Nous avons commencé par recueillir de nombreux témoignages parmi les élèves de notre école de danse ce qui nous a permis de prendre conscience de l'ampleur du phénomène. Le fait de savoir qu'il n'était pas seul à subir ce rejet l'a beaucoup soulagé. Un grand nombre d'enfants expriment les mêmes souffrances, mais pas forcément pour les mêmes raisons. Un tel souffre d'être rejeté parce qu'il est "trop intelligent" ou "trop grand", une autre parce qu'elle est "trop belle" ou "trop forte"...

« Cette grande salle m'a fait penser à une sorte de bateau renversé tandis que notre spectacle met en scène une maison renversée. »

Invite-moi à découvrir l'ambiance de votre résidence d'artiste au centre des congrès de Haute-Saintonge...

J'ai ressenti un lien entre ce lieu magnifique et notre spectacle. Cette grande salle m'a fait penser à une sorte de bateau renversé tandis que notre spectacle met en scène une maison renversée. Cette semaine de création nous a permis de peaufiner notre spectacle dans toutes ses dimensions (lumière, son, mise en scène, gestion de l'espace...). Une semaine, ça passe vite. On n'a pas trop le temps de respirer ni de savourer, mais nous sommes très heureux d'avoir pu évoluer dans ces très bonnes conditions.

Invite-moi à partager ton rêve...

J'ai commencé à travailler ce spectacle il y a un an. Nous avons débuté nos répétitions dans la petite salle polyvalente du village de Breuil-Magné, près de Rochefort. A cette occasion, nous avons convié les enfants de l'école. A la fin de la représentation, les témoignages des élèves sur le rejet à l'école – et particulièrement dans la cour de récréation – nous ont bouleversé. La majorité des enfants ont compris notre message et s'en sont servis pour témoigner à leur tour. Mon rêve, c'est que ce spectacle puisse délier les langues et permettre de parler de cette problématique. Je rêve que ce spectacle puisse sauver au moins un enfant de cette souffrance.

Invite-moi à décrypter cette crise sanitaire qui bouleverse nos vies...

Nous sommes des êtres humains qui aimons planifier et nous projeter dans l'avenir. Cette pandémie nous a complètement déstabilisé. J'ai l'impression qu'on nous a empêché de rêver, d'avancer, de créer. En même temps, le fait d'avoir été arrêté nous a permis de voir les choses différemment. Personnellement, ça m'a permis de relativiser. Je suis Français, je suis né et j'ai grandi ici, mais je n'oublie pas mes origines marocaines. Toute ma famille vit là-bas dans une situation de grande précarité. Comme nous, ils ont vécu la pandémie et le confinement sauf qu'au Maroc, il n'y a pas d'aide et chacun est livré à soi-même. Être stoppé dans mon élan m'a permis de voir qu'en France je n'ai pas le droit de me plaindre.

« Quand je regarde notre parcours de notre compagnie de danse, j'ai le sentiment de vivre aujourd'hui un rêve éveillé. »

Invite-moi à connaître l'histoire de votre compagnie...

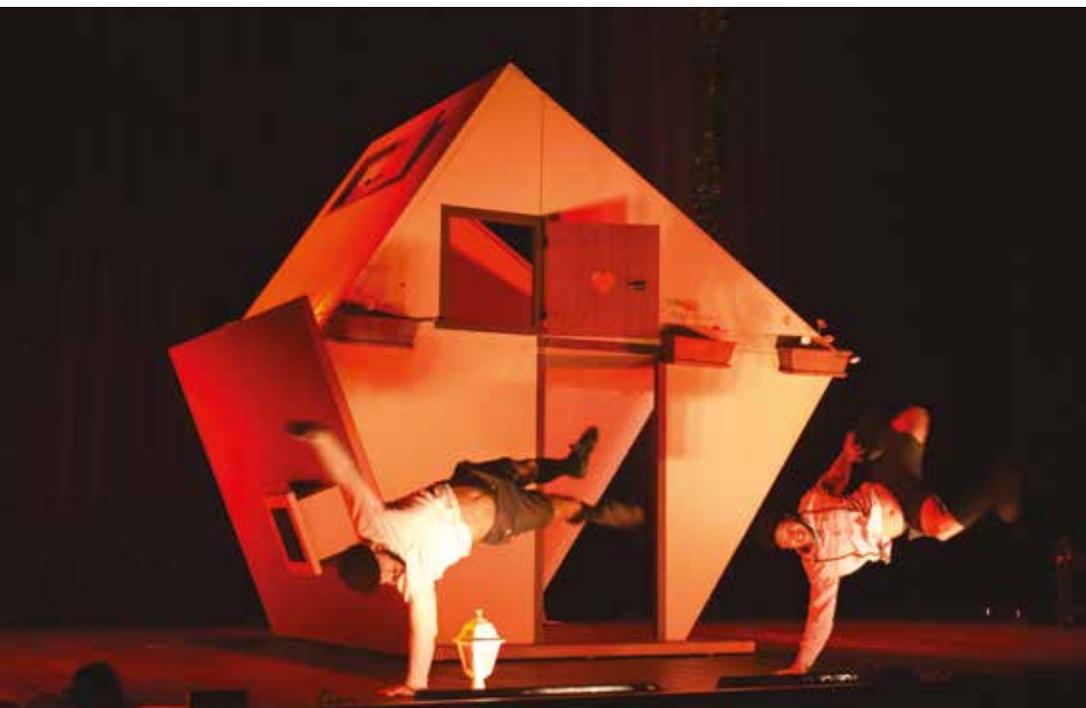
La compagnie Pyramid est un collectif d'artistes composé de six danseurs, tous amis d'enfance. L'aventure a débuté il y a 22 ans. Notre compagnie compte aujourd'hui une école de danse et affiche une centaine de spectacles par an en France et à l'étranger. A l'origine, la forme d'une pyramide exprimait notre volonté de grimper jusqu'au sommet, pierre après pierre, pour toucher la réussite. Quand je regarde notre parcours, j'ai le sentiment de vivre aujourd'hui un rêve éveillé.

Invite-moi à partager ta quête...

Vivre ensemble, c'est l'essence même de notre projet. La compagnie Pyramid est née dans le quartier du « Petit Marseille » à Rochefort. Il y a vingt ans, quand on parlait de danse hip-hop, c'était mal vu. Notre but, c'était de nous faire accepter et de faire grandir notre art.

Invite-moi à comprendre les différentes étapes dans l'élaboration d'un tel spectacle...

Tout commence par une longue phase d'écriture, de réflexion et de mise en place des mots qui vont porter le projet. Ensuite, je travaille sur le financement et la constitution d'une équipe : danseurs, son et lumière, costumes, scénographie... Puis vient le temps des répétitions et des résidences. J'ai en tête une année d'échanges, de débats, d'essais, de tâtonnements. Je me retrouve bien dans l'image du scientifique au milieu de ses éprouvettes qui essaye de mélanger les bons ingrédients pour trouver la formule idéale.



La compagnie Pyramid est un collectif de danseurs hip-hop basée à Rochefort depuis 2000. Questionnant en permanence son travail artistique, la compagnie s'est rapprochée de disciplines tels que le mime, le théâtre d'objet et le burlesque, lui permettant aujourd'hui de défendre une démarche artistique singulière dans le paysage hip-hop. Au fil de ses créations, elle a également souhaité se produire dans des lieux atypiques tels que des musées, des bibliothèques ou encore des espaces publics. Avec douze créations au répertoire, la compagnie tourne désormais en France et à l'international.

VACCINATION CONTRE LA COVID-19 EN HAUTE-SAINTONGE

UNE MOBILISATION EXCEPTIONNELLE

La campagne de vaccination s'est ouverte le 18 janvier 2020 aux personnes âgées de plus de 75 ans après avoir été réservée jusque-là à certains publics prioritaires dont les résidents en EHPAD ou les soignants. Les doses de vaccin sont désormais accessibles aux 5 millions de personnes ne vivant pas en maison de retraite, auxquelles s'ajoutent près de 800 000 personnes exposées à un « très haut risque » face à la Covid-19 : insuffisances rénales chroniques, cancer sous traitement... En Haute-Saintonge, près de 10 000 personnes peuvent désormais se faire vacciner dans l'un des trois centres de vaccination ouverts sur notre territoire (Pons, Jonzac et Montlieu-la-Garde). Même s'il est difficile de lire sur les visages masqués, les premières réactions recueillies à la sortie du centre de vaccination de Jonzac expriment une forme de soulagement. Michel, 87 ans, originaire d'Arthenac, attendait ce moment avec impatience : « Ça fait des mois que je vis au ralenti ! » D'autres, comme Roger, forment moins d'empressement (« J'ai un peu hésité »), mais partagent un même constat : « Est-ce qu'on a vraiment choisit si on veut sortir de cette pandémie ? » La plupart n'ont pas oublié les « cafouillages » et le « sentiment d'impréparation au plus sommet de l'Etat » qui a entouré le lancement de cette campagne de vaccination grand public. Les mêmes saluent la mobilisation locale qui a permis en quelques jours de créer trois centres de vaccination parfaitement fonctionnels.



*Pour prendre rendez-vous,
il faut composer le 05 17 24 03 48
ou se connecter sur Doctolib.fr*

*Le Dr Alexandra Paulay
(à droite sur la photo)
assure la coordination du
centre de vaccination de
Jonzac. Deux médecins,
trois infirmières et du
personnel de surveillance
post-vaccinale veillent
en permanence au bon
fonctionnement du
dispositif.*

MARATHON VACCINAL. « La mobilisation a été exceptionnelle », souligne le Dr Paulay. En quelques jours, nous avons été capables de monter deux salles de vaccination en partant de zéro. » Une dizaine de médecins – libéraux et hospitaliers, secondés par des retraités – se sont portés volontaires. La mobilisation a également été sans faille du côté des infirmières libérales qui ont spontanément proposé leur service tandis que la communauté des communes de Haute-Saintonge mettait à disposition son centre des congrès ainsi que du personnel administratif et informatique. Alexandra Paulay assure que « rien n'aurait été possible sans la réactivité et la polyvalence du personnel des Antilles de Jonzac » qui assure l'accueil, le planning des réservations, le bon cheminement des patients entre les différentes salles et la surveillance post-vaccinale (15 minutes d'attente après l'injection pour vérifier la tolérance du vaccin). 42 personnes ont été vaccinées le premier jour, 102 le deuxième... Fin janvier, près d'un millier de personnes ont reçu leur première injection pour une population ciblée d'environ 4 000 habitants sur la soixantaine de communes rattachées au centre de vaccination

de Jonzac. Une véritable course contre la montre est désormais engagée pour endiguer la propagation du virus avec l'espoir de retrouver le plus vite possible une vie normale. Chacun sait néanmoins que cette campagne de vaccination s'annonce longue et éprouvante.

Estelle Leprêtre, sous-préfète de Jonzac, a vivement remercié les élus locaux pour leur réactivité en louant « l'intelligence collective de la Haute-Saintonge ». De son côté, le président Claude Belot salue l'engagement des médecins et des personnels soignants en se réjouissant tout particulièrement de pouvoir compter sur « des jeunes médecins libéraux volontaires qui veulent servir leur pays ». Claude Belot aimerait encore accélérer le rythme : « Nous avons la possibilité de passer à 400 vaccinations par jour c'est-à-dire de traiter en 25 jours les 10 000 personnes âgées de plus de 75 ans en Haute-Saintonge. Pour cela, il nous faut des vaccins. » Les récentes annonces de l'agence régionale de Santé ne vont malheureusement pas dans ce sens. Et le président d'insister : « Que l'État nous donne les vaccins. La Haute-Saintonge sait faire le reste. »



SE VACCINER, SE PROTÉGER



COVID

VACCINATION EN HAUTE-SAINTONGE

Priorité aux + 75 ans
et personnes vulnérables avec ordonnance
de leur médecin traitant

Sur rendez-vous au 05 17 24 03 48
du lundi au samedi de 9h à 17h
ou sur [Doctolib.fr](https://www.doctolib.fr)

JONZAC
Centre des congrès
57, avenue Jean-Moulin

PONS
Maison médicale
12, cours Jules-Ferry

MONTLIEU-LA-GARDE
Cabinet médical
2, rue du collèè



**Munissez-vous de votre carte vitale
et d'une pièce d'identité**



La Beltoise BT01 vue par Julien Beltoise : « Son architecture allie dynamisme, agressivité, fluidité et performance. »

BELTOISE EN PISTE

BT01

Au nom du père, du fils,
de l'avenir (durable) et du sport automobile...



Julien Beltoise, 46 ans, est le fils du champion automobile Jean-Pierre Beltoise. Passionné comme lui par la compétition, il a été pilote dans les années 90. Il dirige aujourd'hui le circuit de Haute-Saintonge (qui porte également le nom de son père). Il y a 5 ans, il fondait la société Beltoise E-Technology qui donne aujourd'hui naissance à un prototype 100% électrique avec la volonté de concilier sport automobile et développement durable. De son architecture « fluide et agressive » au design « rond et anguleux » du logo en passant par les nombreux défis technologiques qu'il a fallu relever, tout a été pensé, calibré, paramétré (hormis la crise sanitaire mondiale qui a retardé sa présentation) pour créer une voiture de course performante et propre à son exploitation sur circuit. Rencontre avec le père de la belle et prometteuse Beltoise BT01.

Qu'est-ce qui vous fait courir ?

L'automobile et la course automobile, c'est toute ma vie. Mon père a fait beaucoup pour réveiller cette passion française dans les années 60-70. Tout naturellement, je me suis intéressé très tôt à l'évolution du sport automobile. Mon père tenait à ce qu'on fasse des études avant de se lancer dans le sport automobile. Aujourd'hui, la plupart des futurs champions démarrent le karting à 7 ou 8 ans avec l'espoir de piloter en Formule 1 à 17 ou 18 ans. C'est le cas de Max Verstappen ou Charles Leclerc. J'ai commencé le sport automobile à 19 ans non sans avoir un minimum d'expérience car dès notre plus jeune âge, mon frère et moi, la conduite et la compétition faisaient partie de notre quotidien.

Que reprenez-vous de votre carrière automobile ?

En 1993, je termine deuxième du "Volant Elf" ce qui m'a permis de décrocher une bourse pour intégrer la filière Elf en "Formule Campus" (l'équivalent aujourd'hui de la Formule 4). Je n'avais pas d'expérience de compétition réelle contrairement aux autres. En 1998, je termine vice-champion de France de Formule Renault et troisième du championnat d'Europe. J'intègre ensuite le team officiel Renault Elf en Formule 3 avec un manque de réussite qui ne m'a pas permis de décrocher les financements qui m'auraient permis de percer au plus haut niveau. En 2000, je termine cinquième du championnat de France de Formule 3 avec d'excellents pilotes comme Sébastien Bourdais ou Franck Montagny. Certains ont percé en F1, d'autres ont gagné les 24 heures du Mans. J'étais malheureusement juste en-dessous. Je ne regrette rien. J'étais dans une très bonne équipe, mais je n'ai sans doute pas tout mis dans le bon ordre pour prétendre à une carrière plus prestigieuse.

« Pour s'affirmer dans le monde automobile, c'est quand même beaucoup mieux de s'appeler Beltoise que Dupont même si cela met une certaine pression. »

Être le fils d'un champion, c'est une force et/ou une faiblesse pour percer au plus haut niveau ?

Pour s'affirmer dans le monde automobile, c'est quand même beaucoup mieux de s'appeler Beltoise que Dupont même si cela met une certaine pression. On attend souvent beaucoup de vous et tout de suite d'autant plus que mon père avait une approche originale dans le monde automobile.

Comment votre père a pris attache avec le territoire de Haute-Saintonge dont le circuit porte aujourd'hui son nom ?

Mon père était un homme de convictions. Il était notamment intimement convaincu que plus de 80% des accidents sur la route sont liés à un mauvais comportement ou à une mauvaise identification des dangers. Il a donc monté un concept de formation à la sécurité routière qui n'est pas du tout lié à la dextérité au volant, mais à la prise de conscience des dangers pour adopter un comportement de prévention, anticiper et éviter l'accident. En 1986, il a créé une école de conduite baptisée "Conduire juste", à Trappes, qui est devenue en quelques années leader sur le marché de la prévention du risque routier en entreprise. Près de trente ans plus tard, mon père a rencontré Claude Belot, alors président du conseil général de la Charente-Maritime.



▲ Julien et Anthony Beltoise.

Julien Beltoise. ▼



▲ Circuit de Haute-Saintonge.



Jean-Pierre Beltoise restera comme celui qui a relancé le sport automobile de haut niveau en France, avec deux victoires en F1 sur les 86 Grands Prix qu'il a couru dont une victoire historique à Monaco en 1972.

Le courant est bien passé entre les deux hommes. M. Belot a choisi d'intégrer l'entité Beltoise dans le projet de création du circuit auto-moto de Haute-Saintonge – d'abord comme conseiller technique pour la réalisation du circuit puis comme exploitant. Le circuit, inauguré en juin 2009, articule ses activités autour de la sécurité routière et du plaisir des loisirs mécaniques dans un esprit de développement durable.

« Depuis sa création, l'activité du circuit de Haute-Saintonge est rentable, tout en étant respectueuse des riverains et de l'environnement. »

Sa localisation en pleine campagne est-elle un atout ou une faiblesse ?

Chaque circuit dispose de points forts et de points faibles. Le fait de ne pas disposer d'un grand centre d'hébergement, d'un

aéroport ou d'une gare TGV à proximité, ce n'est pas forcément un avantage, mais l'éloignement d'une agglomération constitue aussi un avantage. Nous avons accepté l'exploitation du circuit en connaissance de cause. Depuis sa création, l'activité du circuit est rentable, tout en étant respectueuse des riverains et de l'environnement.

Quelle est votre ambition pour le renouveau du sport automobile ?

Je veux lui redonner l'image et l'attrait qu'il suscitait, il y a plusieurs dizaines d'années. Aujourd'hui, l'image du sport automobile dans le grand public se concentre sur la Formule 1 et les 24 heures du Mans. Quand j'ai commencé la compétition au milieu des années 90, on comptait à peu près une dizaine de championnats de France sur circuit dans les catégories monoplaces (Formule 4, Formule Ford, Formule Renault, Formule 3...) qui pouvaient vous propulser vers la F1 avec au minimum 25 pilotes par championnat. Tout ça a disparu aujourd'hui. En dehors des disciplines reines, le sport automobile fait aujourd'hui l'objet d'un relatif désintérêt des médias et par conséquent du public. Pour susciter un nouvel engouement, il faut être plus en phase avec son temps, la technologie, les



Jean-Pierre Beltoise et Claude Belot en 2009.



Julien Beltoise : « A l'image d'Obélix dans la potion magique, je suis né dans le berceau de l'automobile et du sport automobile. »

problématiques environnementales qui permettraient aux médias et aux sponsors de s'y intéresser à nouveau et pas seulement dans les disciplines reines.

Sommes-nous à la veille, selon vous, d'une transition ou d'une véritable révolution énergétique et technologique dans le monde du sport automobile ?

Nous vivons une transition énergétique, c'est sûr, mais nous devons anticiper une probable révolution technologique. Il n'y a pas le choix. Les enjeux environnementaux et les réglementations, naissantes mais croissantes, sur les véhicules de route ne peuvent pas échapper aux véhicules de compétition qui ont longtemps constitué un laboratoire technologique.

L'innovation faisait également partie intégrante du succès d'antan avec des pilotes qui conduisaient des voitures performantes en avance sur leur temps. Le public pouvait s'identifier à des pilotes chevronnés, des "gladiateurs" qui exploitaient des véhicules beaucoup plus performants que les véhicules circulant sur la route. Les disciplines reines s'adaptent et continuent de jouer ce rôle de laboratoire technologique, mais cela ne s'étend pas aux autres disciplines. La révolution globale n'est pas encore en route.

Aujourd'hui, entre la Formule 1, les quelques voitures hybrides qui évoluent en championnat du monde d'endurance et quelques annonces (le championnat du monde de rallycross devrait bientôt compter une catégorie 100% électrique, idem pour le championnat allemand de tourisme ou le championnat du monde de rallye WRC qui va basculer en hybride), on parle de 150 à 200 voitures dans le monde. Je n'ai pas le chiffre précis en tête, mais des voitures qui évoluent sur circuit ou sur parcours fermé, cela concerne probablement 500 000 unités. Je ne parle pas seulement de compétition, mais aussi de personnes qui viennent rouler sur circuit pour se faire plaisir et des véhicules servant aux stages de pilotage. Quand vous mettez tout ça bout à bout, ça concerne environ un demi-million de voitures dans le monde et aujourd'hui la transition, elle est sur 200 voitures. Il faut donc qu'elle se généralise. J'ai la conviction qu'il y a la place pour un produit tel qu'on est en train de développer. C'est le sens de l'histoire. On ne peut pas être autant décalé par rapport à ce qui est en train de se passer sur la route.

« J'ai découvert que le pilotage d'un véhicule électrique sur circuit n'avait rien à envier à un véhicule thermique. Derrière le volant, on a quatre roues, une même unité de puissance. C'est la base du sport. »

Comment vous êtes-vous converti à la voiture électrique ?

En 2014, Max Mamers, le promoteur du Trophée Andros (courses sur glace) a développé une catégorie électrique (Andros Car). J'ai découvert que le pilotage d'un véhicule électrique sur circuit n'avait rien à envier à un véhicule thermique. Derrière le volant, on a quatre roues, une même unité de puissance. C'est la base du sport. A partir du moment où toutes les voitures sont identiques et répondent à un même règlement, que la voiture soit thermique ou électrique, le but de la compétition, c'est de faire le meilleur chrono pour se qualifier et ensuite de faire la plus belle course possible pour terminer à la meilleure position possible. J'ai trouvé ça tout à fait naturel contrairement à ce que beaucoup de gens pensent. C'était aussi la naissance du premier championnat du monde de Formule E 100% électrique. Spark Racing Technology, la société française qui conçoit toutes les monoplaces du championnat du monde de Formule E, était présidée à l'époque par Frédéric Vasseur, aujourd'hui patron du team Alfa Romeo en Formule 1. C'est dans son équipe que j'ai évolué en Formule 3. Je suis allé le voir pour lui dire mon enthousiasme et ma conviction que ces nouvelles catégories électriques peuvent redessiner l'avenir du sport automobile.

Que répondez-vous à ceux qui prétendent que l'électrique n'est pas adapté au sport automobile ?

Il y a beaucoup d'a priori, de préjugés, de fausses impressions. Ça ne fait pas de bruit, ça ne sent pas l'essence, donc, selon certains, ce n'est pas du sport automobile. Je n'avais pas d'idée préconçue avant de tester. Ce que j'aime dans le sport, c'est la compétition. Peu importe que votre véhicule soit thermique ou électrique. L'important, c'est de se battre à arme égale. Moi aussi j'ai été bercé

au bruit des moteurs. A l'époque, les F1, c'était des V10 ou des V12 de 3,5 l. Ça, c'est un pur plaisir un peu égoïste, mais ça n'a rien avoir avec la compétition et le sport. C'est générationnel. J'ajoute que le bruit d'une voiture en tant que pilote, ça n'apporte pas grand-chose au plaisir. Le bruit du moteur apporte surtout des repères de montée en régime, mais le cerveau s'adapte très rapidement. Je me suis aperçu que ces repères qu'on avait sur les moteurs thermiques, j'ai eu les mêmes très rapidement avec les régimes du moteur électrique.

Comment envisagez-vous l'avenir du sport automobile au regard des nouveaux enjeux énergétiques ?

Si je me suis lancé dans cette aventure, il y a cinq ans, c'est précisément pour cela : contribuer à la transition énergétique indispensable au développement et à la pérennité du sport automobile, que ce soit en compétition ou en loisir. Il est en effet impérieux de faire évoluer les produits et les motorisations dès maintenant pour que le sport automobile continue d'être le vivier technologique, le démonstrateur et l'influenceur qu'il a toujours été pour l'automobile et la mobilité. C'est par conséquent dans un objectif d'intégration durable de mon activité dans l'environnement que j'ai décidé de concevoir la Beltoise BT01 100% électrique.

Quelles sont les performances de votre Beltoise BT01 ?

Il s'agit d'une GT de compétition à peu de chose près comparable aux véhicules de la catégorie GT4. Sa puissance maximale est de 290 kW soit 400 cv pour un poids de 1 200 kg. L'énergie embarquée est de 45 kWh. Le 0 à 100 km/h est abattu en à peine plus de 4 secondes. La vitesse maxi est supérieure à 200 km/h. La Beltoise BT01 peut réaliser des essais et des courses d'une durée de 25 minutes et peut aussi être utilisée pour des stages de pilotage et autres activités événementielles sur circuit avec une autonomie de plus de 3 heures sur la journée.

A qui s'adresse cette voiture ?

Notre GT a été développée pour deux types d'exploitation. Le premier, c'est la compétition sous forme de courses monotypes en lever de rideaux des différents championnats thermiques ou électriques nationaux ou internationaux, comme le sont la Formule 2 et la Formule 3 avec la Formule 1 ou La Porsche



« Il est impérieux de faire évoluer les produits et les motorisations dès maintenant pour que le sport automobile continue d'être le vivier technologique qu'il a toujours été. »



Sur la pochette du dernier album de Benjamin Biolay (Grand Prix, sorti en juin 2020), le technicien à droite n'est autre que... Julien Beltoise.

Cup et l'Alpine Cup qui suivent les championnats phares « tête d'affiche » européen afin de proposer un spectacle continu sur toute la journée ou tout le week-end. La Beltoise BT01 s'adresse par conséquent aux promoteurs, opérateurs et organisateurs des différentes séries et championnats thermiques et électriques, nationaux et internationaux afin de compléter leurs plateaux actuels.

Le deuxième type d'exploitation, c'est le loisir évènementiel sur circuit. Notre concept technique a été spécialement étudié pour reproduire à l'identique le programme d'exploitation d'un véhicule de compétition thermique lors d'un stage de pilotage pour néophyte ou plus expérimenté, à savoir enchaîner des séries de 10 minutes d'évolution sur la piste, entrecoupées de pause de 10 minutes permettant de récupérer suffisamment d'énergie pour renouveler l'exercice 20 fois sur la journée soit une autonomie totale de plus de 3 heures. Dans cette configuration avec l'exploitation d'un parc de six ou sept unités, la BT01 s'adresse aux organisateurs de stages de pilotage, aux circuits opérateurs, aux agences évènementielles et aux entreprises désireuses de proposer à leur client une solution évènementielle novatrice, sensationnelle et zéro émission.

Où sera produite la voiture ?

Beltoise E-Technology développe un concept. Différents prestataires vont nous fournir la batterie, le système de refroidissement ou le châssis en carbone, puis la BT01 sera assemblée sur le site de La Genétouze. Il faut considérer que nous serons un bureau d'étude et un atelier d'assemblage, et pas une usine de construction. A titre d'exemple, il faut savoir que des sociétés dans le monde qui produisent des châssis pour la compétition avec une bonne capacité de production, ça se compte sur les doigts des deux mains... tout comme les fabricants de cellules aussi.

« Si mon père vivait encore parmi nous aujourd'hui, je pense qu'il serait certainement fier de moi et fier de ce que cela peut représenter pour l'avenir du sport automobile. »

A votre avis, qu'en dirait votre père aujourd'hui ?

Je lui avais parlé du projet en 2014 alors que ce n'était encore qu'une idée. Mon père était très intéressé par les innovations dans le sport automobile. Il a même roulé en véhicule électrique et hybride sur les dernières années. S'il vivait encore parmi nous aujourd'hui, je pense qu'il serait certainement fier de ce projet, fier de moi et fier de ce que cela peut représenter pour l'avenir du sport automobile.

Quels sont les partenaires qui ont contribué à la réalisation de ce projet et que vous souhaitez remercier ?

Jean Todt (président de la fédération internationale automobile) m'a toujours soutenu dans ce projet dès nos premiers échanges. Je remercie Frédéric Vasseur, Théophile Gouzin et Nicolas Wertans de Spark Racing Technology de m'avoir accompagné aussi dès le début. Je remercie mon associé Gilles de la Rochefordière sans qui j'aurais probablement baissé les bras. Je remercie Thomas Debuissier du Groupe Startec et Arnaud Desrentes de la société Emersiv pour leur engagement sur toute la phase de pré-étude, ainsi que François Duclaud de l'école d'ingénieurs EIGSI de La Rochelle pour les tests d'épreuves et la simulation des 240 journées d'exploitation réalisées sur banc. Je remercie tout particulièrement la Région Nouvelle-Aquitaine et les organismes de financements régionaux de croire en ce projet. Je remercie nos investisseurs privés et amis pour leur soutien indispensables.

Quelle est la prochaine étape ?

Les financements dont nous disposons pour le prototype ne sont pas suffisants pour passer en phase industrielle. Nous devons enregistrer des marques d'intérêt voire des bons de commande pour la BT01 pour lever de nouveaux fonds et constituer la trésorerie nécessaire pour les premières étapes d'une mise en situation industrielle.

Après la BT01 suivra une BT02... ?

C'est notre souhait. C'est la première voiture de la marque Beltoise et j'espère que ça ne s'arrêtera pas à la BT01. Les avancées technologiques dans l'électrique sont nombreuses et pas seulement sur la batterie rechargeable par l'alimentation électrique. Aujourd'hui, on parle d'énergies alternatives (hydrogène, pile à combustible...). L'objectif, c'est de démarrer avec la BT01 et de faire naître une BT02, puis une BT03 quand la BT01 aura fait ses preuves et permis de lancer la société Beltoise E-Technology dans le monde du sport automobile de demain.



LA

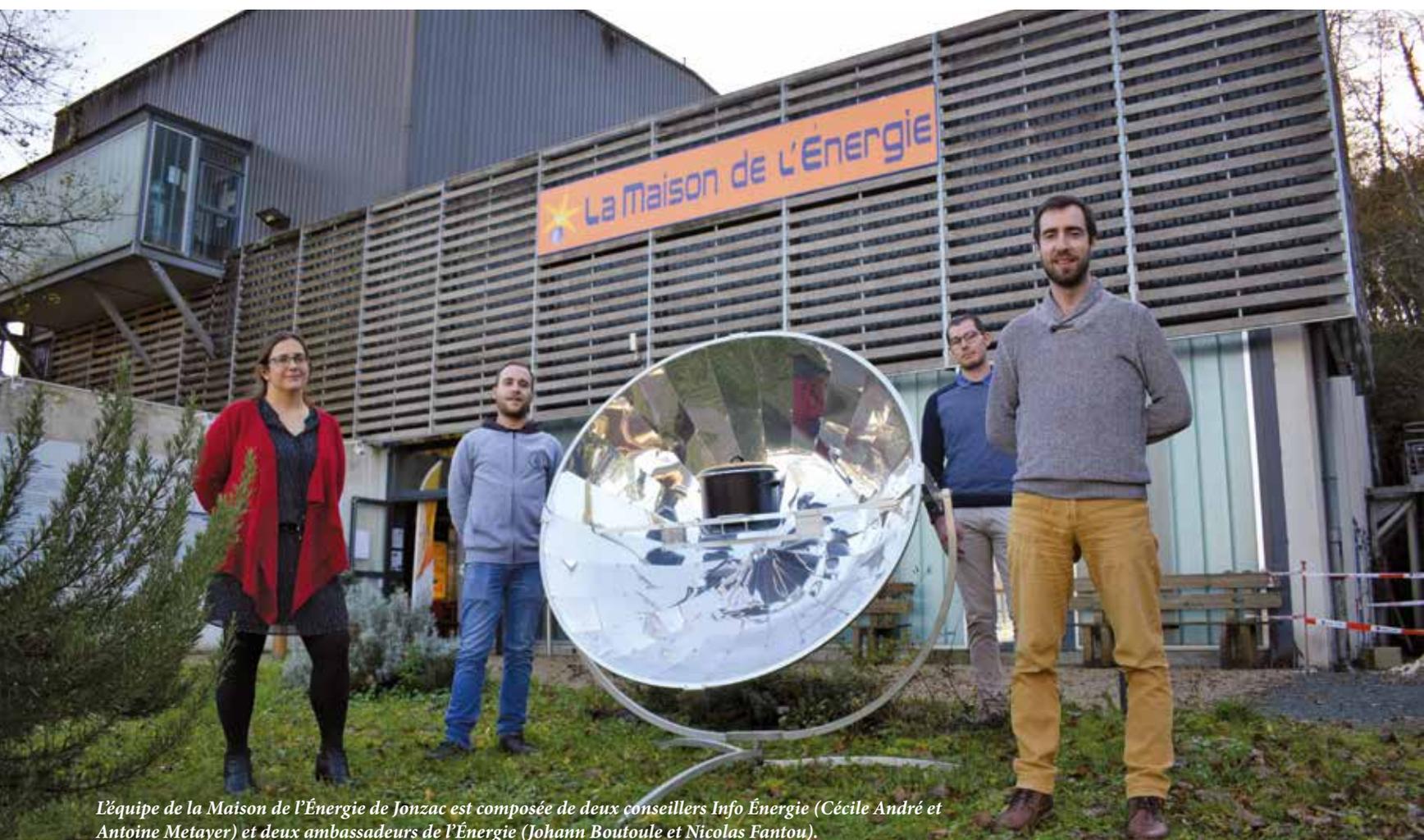
MAISON

DE L'ÉNERGIE

TIERS DE CONFIANCE

*4 spécialistes
à votre service*

**5 bonnes raisons
de passer à l'action**



L'équipe de la Maison de l'Énergie de Jonzac est composée de deux conseillers Info Énergie (Cécile André et Antoine Metayer) et deux ambassadeurs de l'Énergie (Johann Boutoule et Nicolas Fantou).

MAISON DE L'ÉNERGIE | L'ATOUT CONFIANCE

La Maison de l'Énergie de Jonzac est née en 2006 d'un partenariat entre la ville de Jonzac, le département de la Charente-Maritime et l'ADEME (agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie). Elle a pour mission de sensibiliser le grand public et les scolaires (des tous petits aux étudiants) à l'utilisation des énergies renouvelables et aux économies d'énergie à travers les réalisations concrètes initiées par la ville de Jonzac (géothermie, biomasse, énergie solaire...). « L'objectif est de montrer à tout le monde que ça existe et que ça fonctionne », souligne Claude Belot, président de la communauté des communes de Haute-Saintonge.

La Maison de l'Énergie a également pour mission de conseiller les ménages propriétaires ou locataires qui souhaitent construire ou rénover leur logement. Deux conseillers Info Énergie dispensent des informations neutres, gratuites, techniques et financières. « Ils ne travaillent pas pour telle ou telle entreprise, mais pour l'intérêt général », résume Claude Belot.

En 2020, plus d'un millier de haut-saintongeais ont bénéficié d'un accompagnement personnalisé.

SITE RESSOURCE. La dimension pédagogique est importante. « Notre objectif, c'est de les accompagner sans prendre leur place, souligne Cécile André. On joue le rôle d'un tiers de confiance. On les guide, on fait des plans de financement ce qui peut les amener à déclencher des travaux. On essaye de leur ouvrir le champ des possibles sans les noyer sous l'information. » Au passage, la conseillère Info Énergie ne manque jamais de rappeler que « l'énergie la moins chère est celle qu'on ne consomme pas ».

Labélisé "Territoire à énergie positive" (TEPOS) en 2015, la communauté a recruté deux ambassadeurs de l'énergie qui sillonnent la Haute-Saintonge pour sensibiliser les habitants aux économies d'énergie en leur proposant des gestes adaptés au logement. Ils sont ainsi à même d'évaluer les consommations d'énergie et de proposer des solutions pour les réduire. Ils interviennent également en renfort des conseillers de la Maison de l'Énergie.

Depuis 2019, la Maison de l'Énergie a enregistré une très nette augmentation du nombre de conseils sur le territoire en lien avec les prestations à 1€, les campagnes de communication de la marque FAIRE et le travail de sensibilisation des ambassadeurs de l'énergie auprès des habitants. La crise de la COVID-19 n'a eu que peu de conséquence sur l'activité de conseils en 2020 signe que la Maison de l'Énergie est bien identifiée comme site ressource pour la rénovation des logements.



La Maison de l'Énergie se compose de deux bâtiments. Le bâtiment principal abrite au rez-de-chaussée un espace de visite dédié aux énergies renouvelables et aux économies d'énergie ainsi qu'un lieu de conseil accessible aux personnes à mobilité réduite. Un bâtiment annexe est consacré à la présentation des matériaux d'isolation thermique.

LE CONSEIL PERSONNALISÉ

À destination de tous les particuliers (modestes ou non), ce conseil, en rendez-vous physique ou en visioconférence, permet :

- Établir un état initial du logement à partir des éléments (plan, factures, informations sur l'isolation, DPE...) apportés par le particulier et ouvrir le "carnet numérique du logement" lorsque ce dernier est disponible ;
- Définir les premiers axes d'amélioration du logement en proposant un bouquet de travaux compatible avec la problématique initiale et les enjeux du bâti ;
- Qualifier un projet manquant de précision ou trop minimaliste (par exemple, une seule fenêtre alors que l'isolation en comble est absente...);
- Expliquer au particulier les financements mobilisables, leurs cumuls et les effets sur le coût réel des travaux ;
- Réaliser un plan de financement et accompagner les particuliers dans leurs demandes de subventions.

Ce conseil peut être réalisé en deux temps avec une prestation d'accompagnement simple.

PRATIQUE

→ Pour un conseil en énergie

L'accueil et le conseil aux particuliers est assuré par téléphone, mail ou sur rendez-vous (visio ou présentiel) du lundi au samedi de 9h à 12h30 et de 14h à 17h.

→ Pour visiter la Maison de l'Énergie :

Visites libres du mardi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 18h. Visites commentées à 11h le mardi et jeudi, à 16h le mercredi, vendredi et samedi. Les groupes sont reçus uniquement sur rendez-vous.

MAISON DE L'ÉNERGIE | Heurtebise • 17500 Jonzac
05 46 04 84 51 • energie@charente-maritime.fr



5 BONNES RAISONS

de faire une rénovation énergétique globale et performante de votre logement

On parle de rénovation thermique globale et performante lorsque qu'on entreprend une rénovation de l'ensemble du logement à l'occasion d'un seul chantier et que l'on vise un niveau de performance après travaux équivalent à la classe énergétique A.

Dans une maison ancienne et peu isolée, cette stratégie va généralement impliquer que l'on s'intéresse à l'ensemble des déperditions d'énergie du logement. Il va donc falloir envisager des travaux pour créer ou améliorer l'isolation de la toiture, des murs et des ouvrants (portes, fenêtres), du sol, de l'étanchéité à l'air, de la ventilation contrôlée (VMC) et du système de chauffage. Face à un tel programme de travaux, l'approche partielle ou par étape est souvent le premier réflexe, on se dit qu'on va faire les travaux « petit à petit »... Malheureusement, cette stratégie n'est généralement pas gagnante et peu même s'avérer contre-productive. Voici cinq bonnes raisons qui pourraient vous décider à vous lancer !

1

Un seul chantier, des années de tranquillité !

Les opérations d'isolation, simples en apparence, s'avèrent souvent complexe dans l'ancien. Il faut tenir compte des ponts thermiques, des points singuliers et respecter l'architecture du bâtiment. **Une bonne coordination entre les artisans est indispensable.** Il en va de même pour l'étanchéité du bâtiment après travaux. Une bonne étanchéité du logement est indispensable pour obtenir les performances thermiques recherchées, mais elle suppose une très bonne coordination des travaux pour être obtenue. C'est quasiment une mission impossible quand les travaux s'étalent sur plusieurs années. **Faire les travaux à minima en limitant l'investissement de départ, c'est aussi prendre le risque de faire deux fois ce qu'on aurait pu faire une fois pour toute.**

2

Un patrimoine qui prend de la valeur

C'est peut-être une évidence, mais il faut souvent le rappeler : **une maison bien rénovée, c'est une maison confortable.** En particulier, les gains de confort thermique et acoustique associés aux travaux d'économie d'énergie sont souvent très importants. Entreprendre une rénovation thermique c'est aussi l'occasion d'améliorer l'esthétique de son logement : façade extérieure, menuiseries et radiateurs, autant de points qui concourent à rendre votre logement attractif. Les données les plus récentes issues des statistiques des ventes immobilières le démontrent : une maison bien isolée à une valeur immobilière bien plus importante.

3

Des économies de charge très significatives

Quand on réalise des travaux d'amélioration énergétique, on obtient un gain financier immédiat sur les charges de chauffage du logement. Les travaux permettent aussi de limiter l'impact budgétaire des futures augmentations du prix des énergies. Les aides financières et les prêts à taux zéro permettent de faciliter l'engagement des travaux. **Ces aides sont plus importantes pour les projets de travaux les plus ambitieux.** La rénovation thermique globale et performante est donc souvent une stratégie gagnante. Les conseillers de la Maison de l'Énergie vous informent gratuitement sur les aides auxquelles vous pouvez prétendre.

4

Être tranquille avec la réglementation

La loi sur la transition énergétique adoptée en 2015 est très claire : d'ici 2050, la totalité du parc de logements devra avoir été rénové aux meilleures normes de performance énergétique. **Tôt ou tard, il faudra donc rénover votre logement !** Entreprendre une rénovation thermique globale et performante c'est donc se libérer d'emblée de toutes les contraintes réglementaires présentes et à venir : le choix de la tranquillité et un véritable atout pour la revente future de votre bien.

5

Une réponse pertinente à l'urgence climatique

Le logement représente une part très importante de nos consommations d'énergies et de nos émissions de gaz à effet de serre. Ainsi la facture de chauffage représente souvent plus de la moitié des dépenses énergétiques des ménages. Bien entendu **ce sont les logements les moins bien isolés qui contribuent le plus au changement climatique !**



Pour soutenir l'économie locale durement touchée par la crise sanitaire, la communauté des communes de Haute-Saintonge a lancé en novembre le site achetezenhautesaintonge.fr, une plateforme virtuelle accessible gratuitement à l'ensemble des artisans et commerçants du territoire.

La crise du Covid-19 a bouleversé nos habitudes de consommation. Les restrictions de déplacement ont fortement amplifié l'usage du commerce en ligne. Les habitants ont appris à redécouvrir leurs commerces de proximité, en privilégiant une consommation locale. Les études actuelles tendent à montrer que ces nouvelles habitudes vont perdurer. Il était donc nécessaire de proposer des alternatives permettant de répondre à ces nouveaux comportements en confortant la dynamique engagée en faveur des commerçants locaux.

« En pleine crise sanitaire, nous devons réagir pour aider nos commerces, affirme le président Claude Belot.

Collectivement, nous sommes plus forts. Le commerce par Internet est dans l'air du temps. Cette nouvelle plateforme de vente en

ligne est gratuite pour les commerçants de Haute-Saintonge et doit leur permettre de booster leur chiffre d'affaires. »

Ce site s'adresse aux centaines de commerçants répartis sur l'ensemble du territoire. Les produits y sont répertoriés de façon thématique (alimentation, enfants, restauration, culture & loisirs...) et géographique (Jonzac|Archiac, Mirambeau|Saint-Genis-de-Saintonge, Montendre, Pons, Montguyon, Saint-Aigulin).

La technologie au service de la proximité

En quelques jours de sensibilisation, une centaine de commerçants ont créé leur boutique en ligne. Fin janvier, on recensait plus de 140 boutiques pour environ 4 000 produits en ligne.

Depuis son lancement, plusieurs cycles de formation (individuelles et collectives) ont été organisés par le service communication de la communauté des communes afin de permettre aux commerçants de maîtriser l'outil, mais aussi de développer et d'optimiser leur stratégie digitale. D'autres sessions de formation seront organisées à la demande.

Le site s'inscrit désormais sur le long terme. Cette plateforme doit devenir une place de marché représentative du territoire. Même après la crise sanitaire, elle doit continuer à fonctionner et trouver sa place en complément du commerce de centre-ville. Elle doit permettre de renforcer l'achat local et donc de créer de l'emploi. Cette plateforme doit être utile pour les clients locaux, mais aussi pour les touristes et les curistes qui, après avoir quitté notre territoire, pourront continuer à commander nos produits, quel que soit leur lieu d'habitation.

Le développement de ce site représente un investissement de 44 000 €, entièrement financé par la communauté. La plateforme propose les services de click & collect, Colissimo et livraison à domicile.

« Pour que ça prenne, il va falloir du temps, prévient Christophe Cabri, maire de Jonzac et vice-président de la communauté des communes. On peut impulser, mais on ne peut pas faire à la place des commerçants. » Très investi dans ce projet, ce dernier invite la population et particulièrement les élus de Haute-Saintonge à se mobiliser pour impulser une nouvelle façon de « consommer local ».



Entièrement gratuite pour les commerçants et artisans de Haute-Saintonge, la plateforme **achetezenhautesaintonge.fr** permet de créer une boutique en ligne autonome et personnalisée, de bénéficier d'un référencement Internet optimisé et de proposer de nouveaux services à ses clients

LA PLATEFORME

#AchetezEnHauteSaintonge

 **COMMANDEZ EN UN CLIC,
LES PRODUITS
DE VOS COMMERÇANTS
PRÉFÉRÉS !**



www.achetezenhautesaintonge.fr